

En famille pendant le confinement

Soumission incestueuse entre adultes

Par Marie-Souillon

Épisode 1 L'arrivée 2

Épisode 2 Du soir au matin 6

Épisode 3 Prendre patience 11

Épisode 4 L'arrivée de ma tante 15

Épisode 5 Première fessée 19

Épisode 6 Mon cul est à elles 23

Épisode 7 Harnais et lèche-derrière 28

Épisode 8 Pipi 33

Épisode 9 Tendresse et luxure 38

Épisode 10 Caca 42

Épisode 11 Règle et discipline 46

Épisode 12 Confession et pénitence 51

Épisode 13 et dernier 57

Épisode 1 L'arrivée

La pandémie m'avait rattrapé à l'étranger. Heureusement, j'avais pu être rapatrié d'Angleterre en France, et hospitalisé immédiatement. Après, je ne me souvenais plus de rien.

Je me suis réveillé pour de bon, ma grand-mère Maryse était à côté de moi, un masque sur le visage. Une infirmière, dont je reconnaissais vaguement la voix, me dit:

- "Tout va bien, Monsieur Morin, vous êtes tiré d'affaire. Le docteur va passer bientôt. Votre grand-mère est venue vous voir presque tous les jours."

J'étais parti à Londres non pas fâché, mais, disons, très en froid avec elle. Elle aurait préféré, bien sûr, que je reste dans la région, d'autant plus que ma mère était partie aux USA. Mais j'avais la bougeotte, et puis, Londres m'offrait une belle opportunité. Et puis, je n'étais jamais resté une semaine sans prendre, par téléphone, des nouvelles d'elle auprès de ma tante, qui était très proche d'elle.

Je me rendormis vaguement, et me réveillais à l'arrivée du médecin. Il avait les traits tirés sous son masque.

- "Monsieur Morin, vous êtes guéri. Guéri, mais très faible, le coma artificiel vous a beaucoup fatigué, bien que vous soyez un jeune homme robuste. Normalement, on devrait vous envoyer en établissement de rééducation, mais, j'avoue, les places sont rares, et votre grand-mère, avant même votre réveil, a proposé de vous prendre en convalescence chez elle, si vous voulez, bien sûr."

Chez ma grand-mère, la maison de mon enfance où j'allais en vacances, en Allemagne, à quelques dizaines de kilomètres de la frontière française... J'acquiesçai de la tête. Ma grand-mère me dit:

- "Je prendrai soin de toi, tu pourrais te requinquer, mon grand. Tu es un bon garçon, il faudra te laisser faire..."

- "Du repos, Monsieur Morin", dit le médecin, "une nourriture saine pour remettre en marche l'organisme, un peu de mobilisation des membres, et dans quatre semaines vous aurez oublié tout ça."

- "Merci mamie, merci docteur...", dis-je, avec une voix cassée que je ne reconnus pas comme la mienne. Et je me rendormis.

Je me suis réveillé le lendemain matin quand les ambulanciers sont venus me chercher, je voyais l'extérieur pour la première fois depuis longtemps. L'ambulance roulait tranquillement, le trajet était long, je me laissais bercer. Le médecin m'avait bien prévenu que j'aurais beaucoup sommeil, et qu'il me suffisait de dormir quand j'en ressentais le besoin. Je m'endormis avant d'arriver chez mamie.

Premier jour, le matin

Je me réveillais couché sur le dos, voyant un plafond que je connaissais bien, celui de la grande pièce à vivre de grand-mère, dans une ancienne ferme très bien arrangée, une pièce qui servait de séjour et de cuisine. Je savais que la maison était juste assez isolée pour être tranquille, la seule sur un chemin sans issue. Le soleil était haut dans le ciel, il ne devait pas être loin de midi. J'essayais de bouger, mais j'étais entravé, chevilles et mains, par des liens. Je tournais la tête: j'étais dans un grand lit médical, à barreaux, couché nu sur une alaise de caoutchouc.

- "Au secours, mamie", dis-je d'une voix faible, cassée, il m'était pénible de parler, même.

Je vis ma grand-mère arriver, plus imposante encore que quand j'étais parti, une robuste paysanne, grande et forte, des chairs débordantes, mais contenues dans une blouse bleue à carreaux. Elle

portait un masque genre chirurgical, en tissu bleu, cousu maison, de toute évidence. J'allais lui demander de me détacher quand elle me fourra dans la bouche un objet de caoutchouc qui avait l'air d'une tétine grand modèle. J'essayais de la recracher, mais mamie me la sangla sur la nuque par la lanière de caoutchouc dont la tétine était munie. J'essayais de me débattre, mais j'étais trop faible pour ça. Elle recouvrit ma nudité avec un drap de caoutchouc rouge comme l'alaise et s'assit à côté de moi.

- "Écoute-moi bien, mon bébé, je vais t'expliquer. Tu sais que je ne suis pas très contente que tu sois parti, même si ta tante m'a dit que tu prenais des nouvelles de moi. Alors, quand le médecin m'a dit que tu devais te reposer, et que tu pouvais le faire chez moi, j'ai tout organisé. J'avais gardé tout le matériel d'hospitalisation à domicile de mon mari après sa blessure, le lit médical, le fauteuil roulant, tout, j'ai décidé de m'en servir. Je n'ai eu qu'à acheter dans un magasin spécialisé, par correspondance, ce qu'il me manquait. J'ai appelé au téléphone pour savoir ce qu'il fallait commander, ils m'ont tout bien expliqué, et j'ai tout reçu en deux jours. J'ai payé avec ta carte bleue, ne t'inquiète pas."

Ma grand-mère ne perdait jamais le Nord, c'est vrai que tous mes papiers en France arrivaient chez ma tante, elle savait donc tout de ma situation, qui n'était pas mauvaise.

- "J'ai donc décidé que ta rééducation physique allait se faire à ma manière. Tu resteras donc confiné avec moi, attaché sur ce lit, bâillonné tant que tu n'auras pas compris qu'il faut te taire, et traité comme ce que tu mérites: comme un tout petit garçon. Tu as une sonnette pour m'appeler, juste à ta main droite, si tu as besoin de quoi que ce soit. Je prendrai soin de toi, je te nourrirai, je te ferai faire des mouvements et je te masserai, tu verras, tu n'auras pas à te plaindre."

Je connaissais ma grand-mère pour savoir qu'elle ne parlait pas à la légère... Je fis oui de la tête.

- "C'est bien mon bébé. Tu as besoin de quelque chose? Tu as soif, peut-être?"

Je fis oui encore, en essayant de sourire. Elle allait sans doute enlever ma tétine et me détacher.

Elle se leva, sortit de mon champ de vision, mon lit avait été tourné vers la fenêtre pour que je vois l'extérieur.

Quand elle revint, elle avait passé sur sa blouse un tablier de caoutchouc blanc. La bavette moulait sa poitrine, le devantier tombait à ses chevilles, je voyais une ceinture de caoutchouc renouée devant. Il devait y avoir des bretelles, je les aperçus, qui se croisaient dans le dos. Elle portait à la main un grand oreiller recouvert de caoutchouc rouge, qu'elle posa derrière moi pour me redresser, après avoir abaissé un côté des barreaux du lit. Elle était forte, et n'avait aucun mal à me manipuler. Puis elle tourna une manivelle qui inclinait la tête du lit. Ainsi redressé, je vis mieux l'extérieur, et je pouvais tourner la tête pour entreapercevoir le reste de la pièce.

Après m'avoir bien calé, toujours recouvert par le drap de caoutchouc, elle alla chercher un grand biberon. Je me demandais où elle avait pu acheter tout ça. Le biberon devait faire un bon litre, c'était fichu pour me détacher, mais elle allait au moins m'enlever la tétine...

Mais non, le biberon avait un embout spécial qui venait se visser à l'extérieur de la tétine. Elle inclina le biberon, et je sentis couler, tout doucement, du bon lait de ferme, un peu sucré, ni froid ni tiède. J'avais soif, en effet, et je retrouvai le goût du lait de mon enfance. Je bus la moitié du biberon sans difficulté. Elle me força un peu pour la suite, mais je m'arrêtais avant d'avoir fini.

- "Bon, pour cette fois ça va, mais je te préviens qu'avec moi, il faut toujours finir tout ce que je te donne. Sinon, tu me connais, j'aime être obéie. Tu auras encore à boire, je te ferai une bonne tisane, tu sais que je connais les plantes. Dors, maintenant, l'ambulance t'a fatigué, mon bébé."

Et je m'endormis, aidé en cela par le lait chaud et sucré.

Premier jour, fin de matinée

C'est l'envie de pisser qui me réveilla, ou plutôt le genre de rêve où l'on pisse, qui me fit me réveiller. Je me dis que, déjà, la tête marchait bien. Mais à peine les yeux ouverts, je me suis rendu compte que j'étais toujours attaché, sous le drap en caoutchouc, et bâillonné avec la tétine. J'allais grogner, geindre, mais je me rappelais que grand-mère m'avait parlé d'un bouton d'appel. Je tournais la tête, oui, il y avait un bouton-sonnette genre hôpital, à ma portée. J'appuyais dessus, et j'entendis le bruit de l'appel.

Ma grand-mère n'était pas loin, elle arriva très vite, sans son tablier de caoutchouc, juste dans sa blouse.

- "Tu as appelé mamie, mon bébé? Tu as besoin de quelque chose?" Je fis oui de la tête.

- "Tu as froid?" Je fis non.

- "Tu as chaud?" Je fis non encore.

- "Tu as soif?" Je fis non encore plus vivement.

- "Tu as faim?" Je fis non frénétiquement.

- "Est-ce que tu aurais envie de faire pipi, alors?"

Je fis oui de la tête encore plus frénétiquement que j'avais fait non avant. Elle allait me détacher pour m'accompagner aux toilettes, ouf.

Avec un grand sourire, elle remit son tablier de caoutchouc, qu'elle avait posé sur les barreaux de pied de lit. Je la vis l'enfiler à travers les bretelles croisées, ramener les pans sur son derrière imposant, renouer la ceinture devant. Puis elle mit son masque. Elle se pencha sous le lit, y prit un urinal de verre. Non, elle n'allait pas me faire pisser dedans...

Elle baissa les barreaux du côté gauche du lit, et rabattit le drap de caoutchouc rouge sur mes pieds. Je réalisais que j'étais nu, attaché sur le lit, devant ma grand-mère qui jouait à l'infirmière.

- "Ta mamie va te faire faire pipi, mon bébé, il suffit de mettre ta quiquette dans l'urinal..."

Et, joignant le geste à la parole, elle posa l'urinal entre mes jambes, mit mon sexe flasque dans l'orifice. Du coup, je n'avais plus envie de pisser.

- "Oh", dit-elle, "tu as honte de faire pipi devant ta mamie? Mais il ne faut pas, tu le faisais quand tu étais petit, tu vas voir, je vais t'aider."

Elle se pencha vers moi, sa poitrine molle ballotait sous la blouse, elle s'approcha de mon oreille, je sentis son souffle...

- "Pssitt... pssitt...", et elle chantonna "Fais pipi, bébé joli, fait un gros ou un petit, fais-moi un joli pipi..."

Je me laissais aller, et je pissais dans l'urinal, comme un bébé, ou comme je ne sais pas quoi.

Ma grand-mère me fit une petite caresse pour me récompenser. Elle se releva, partit un instant, revint avec un torchon, sortit ma quiquette de l'urinal, l'essuya, laissant le torchon dessus le temps d'aller vider le récipient, puis de le rincer dans l'évier. Elle revint le ranger sous le lit, fouilla dans une petite pochette accrochée derrière ma tête, et en sortit un thermomètre, une lingette et un tube.

- "Ton pipi m'a rappelé qu'il faut que je prenne ta température quatre fois par jour, j'allais oublier. Il est quatre heures, je vais noter combien tu as."

Ma température! Grand-mère essuya le thermomètre avec la lingette, vérifia qu'il fonctionnait, c'était un thermomètre "normal", mais à pile, pas à mercure. Elle ouvrit le tube, c'était de la vaseline. Elle enleva le torchon qui me couvrait le sexe, le posa à côté sur l'aise, puis réfléchit un instant, partit et revint avec une sorte de bouée en caoutchouc rouge. La bouée avait une poire pour la gonfler, mais grand-mère la dégonfla à moitié et, passant le bras sous mes reins, me souleva comme une plume pour y glisser la bouée.

- "Voilà, c'est mieux comme ça, je vois mieux ce que je fais."

Je la compris, mon anus, relevé par la bouée, était offert. D'un doigt preste, elle prit la vaseline, en mis un peu sur le thermomètre, puis posa le doigt vaseliné sur ma rosette, le tourna deux fois pour l'enduire.

- "Il ne faut pas que le vilain thermomètre fasse mal au trou du cul de mon bébé, n'est-ce pas?"

Je rougis de honte, pendant qu'elle mettait le thermomètre dans mon rectum. Je fis bien attention de ne pas bouger, pour que ça finisse vite. Ma grand-mère s'assit à côté de moi, pour s'assurer que le thermomètre restait bien en place. Au bout d'une minute, le thermomètre électronique sonna la fin du contrôle. Ma grand-mère ne bougea pas un cil. Une minute de plus, deux, trois... Je couinais un peu dans mon bâillon tétine pour attirer son attention, ne n'allais pas sonner, quand même!

- "Ne couines pas, mon bébé, sinon il faudra que je te mette un bâillon plus sévère. J'ai bien entendu le thermomètre sonner, mais on n'est jamais trop prudente, je préfère attendre..."

Deux minutes après, soit après cinq ou six bonnes minutes passées le thermomètre dans le cul, nu, sous ses yeux, elle enleva l'instrument, le consulta avec un grand sourire:

- "C'est bien, tu n'as pas de température, je vais pouvoir te mobiliser un peu."

Avec le torchon, elle essuya ma rosette, puis le thermomètre, qu'elle remit à sa place, et enleva la "bouée" de sous mes reins.

- "Je vais te détacher pour te faire bouger les membres, mais je ne veux pas que tu bouges plus que prévu, compris? Je vais te sangler pour éviter ça."

Elle passa une large sangle de tissu sous les côtés du lit et sur mon ventre, me plaquant sur l'alaise.

- "Ne bouge pas, ne profite pas que tu es encore trop faible pour que je te punisse."

A ces mots, je me souvins que ma grand-mère, malgré sa véritable bonté, avait le caractère vif et la main leste. Elle alla chercher un pot de verre, sans étiquette, et revint avec, le posant sur le lit.

Je me laissais, docilement, détacher la jambe gauche. Grand-mère, doucement, me la plia et me la déplia une dizaine de fois, pour faire jouer les articulations et les muscles, puis elle fit jouer ma hanche et ma cheville. Ça me faisait un peu mal, mobiliser ainsi ce qui n'avait pas bougé depuis longtemps, mais ma grand-mère le faisait doucement, avec tendresse. Puis elle ouvrit le pot, pris de la crème dans ses mains et me massa des orteils à la hanche.

- "C'est un onguent que mamie fait elle-même, avec des plantes, ça n'a rien à voir avec les trucs d'hôpital."

C'était agaçant, cette manie de parler d'elle-même à la troisième personne en disant "mamie", on dirait qu'elle s'adresse à un bébé!

Elle rattacha ma cheville à la sangle, passa de l'autre côté, abaissa les barreaux du lit, et fit pareil avec la jambe droite. Je me laissais faire, c'était bon de la voir, dans son grand tablier de caoutchouc, prendre soin de moi. Je fermais les yeux.

Ce fut ensuite le tour du bras droit, puis elle remonta les barreaux et passa au bras gauche. La mobilisation et les massages me faisaient du bien tout en me fatigant. Après m'avoir rattaché, elle me fit un gros bisou sur la joue, enleva la sangle ventrale et, avec la manivelle, remonta la tête du lit et rajusta le coussin de caoutchouc rouge. Le contact du caoutchouc sur mon corps nu était bizarre, pas désagréable. Elle remonta le drap pour me couvrir.

- "Tu n'as pas fait assez pipi, il faut que tu boives encore, mon bébé. Je vais te donner une bonne tisane que j'ai préparée pendant que tu dormais."

Elle revint avec le biberon spécial, rempli d'un liquide plus clair. Comme la première fois, elle adapta le biberon sur l'embout de la tétine. J'avais bien retenu le "j'aime être obéie" de la première fois, je ne fis pas de difficulté pour boire la tisane. Elle était sucrée au miel, je crois, elle avait un bon goût de plantes, et pour les tisanes, je pouvais faire confiance à ma grand-mère les yeux fermés. D'ailleurs, je bus tout, ça passait mieux que le lait, et dès la dernière gorgée, je fermais les yeux pour dormir à nouveau.

Épisode 2 Du soir au matin

Premier jour, début de soirée

Cette fois, ce fut la faim qui me réveilla. Ou l'odeur de cuisine. Je tournais la tête, j'aperçus ma grand-mère, qui avait mis un tablier-taille bleu sur sa blouse, et qui tournait un antique moulin à légumes à main. Pour cuisiner, elle avait mis un fichu bleu sur ses cheveux, noué en pointe, comme une paysanne. Il faisait déjà nuit, dehors...

- "C'est la bonne odeur de la cuisine de mamie qui t'a réveillé, mon bébé? C'est l'heure de ton repas, je suis en train de finir de le préparer..."

C'est vrai que ça sentait bon. Et j'avais faim.

Elle enleva son tablier bleu, remit le tablier à bavette de caoutchouc, le masque, remonta la tête du lit, baissa, les barreaux, cala l'oreiller de caoutchouc pour que je sois dans la bonne position. Elle allait bien être obligée de m'enlever le bâillon, et de me détacher au moins la main droite.

J'avais été trop optimiste. Elle vint avec un immense torchon à carreaux rouges, qu'elle noua derrière ma nuque, puis roula une desserte à roulettes qui portait le biberon, avec la tétine cette fois, la grande assiette de son repas, la petite du dessert, et deux cuillères en bois, une grande et une petite.

- "Tu es trop faible pour manger tout seul, alors ta mamie va te donner à manger, si tu te salis, tu vois, j'ai tout prévu, ce n'est pas grave. J'ai préparé de bonnes portions, il faut te requinquer, et donc, tu vas tout manger, nous avons le temps. Une dernière chose. Je vais enlever ton bâillon-tétine, mais je ne veux pas t'entendre. Tu auras le droit de dire une seule chose quand je te l'enlèverai, et après, silence, parler te fatigue, tu as les poumons et la gorge bien abimés par le respirateur artificiel."

Elle se pencha sur moi, déboucla la sangle de la tétine-bâillon.

- "Merci mamie chérie", dis-je, dans un souffle, avec ma voix toute bizarre. Elle avait raison.

Ma grand-mère me fit un grand sourire, enfin, je ne le vis pas sous le masque, mais je vis ses yeux se plisser et son regard s'éclairer.

- "Tu es un gentil bébé, quand tu veux, il suffit de bien te tenir pour t'éviter les bêtises. Je t'ai préparé un bon hachis de veau de la ferme, avec beaucoup de légumes, tu as de la viande, des fibres, des vitamines, et j'ai tout bien haché pour que tu ne te fatigues pas à mâcher."

L'assiette sentait bon, les légumes étaient bien verts, elle en prit en peu avec la cuillère en bois, j'ouvris la bouche pour prendre la becquée. C'est vrai que c'était bon, de manger à nouveau. Elle me faisait manger lentement, je mâchais un peu avant d'avalier.

Ma grand-mère n'était pas belle, loin de là, ses traits n'étaient pas très gracieux, elle était grande et grosse, mais il émanait d'elle de la douceur qui, si elle n'avait pas changé depuis mon départ, pouvait très vite laisser la place à une grande fermeté. Son visage sans rides, ses petites lunettes rondes, ses cheveux gris sous son fichu bleu, on aurait dit la mère-grand du petit chaperon rouge.

Elle me fit manger lentement, avec des mots gentils. A un moment, elle me fit boire au biberon de l'eau fraîche, ça me changeait du lait et de la tisane. Grand-mère avait bien relevé son hachis, pour m'ouvrir l'appétit, aussi je buvais en grande quantité. Quand, vers la fin de la grande assiette, j'ai eu du mal à finir, et je rechignai à ouvrir la bouche, sa réaction ne se fit pas attendre:

- "Mange tout, je te l'ai dit, si tu ne veux pas que la cuillère en bois, au lieu d'aller dans ta bouche ce soir, aille sur tes fesses quand tu auras repris des forces."

C'est la troisième fois qu'elle parlait d'obéissance et de punition, sûrement en guise de plaisanterie. Je finis le hachis, encore de l'eau fraîche au biberon, et puis ma grand-mère me fit manger, avec une autre cuillère de bois, une délicieuse compote de pommes de son verger, à la cannelle.

Encore de l'eau fraîche au biberon, je n'en pouvais plus de boire, mais il fallait bien que je m'exécute. Enfin elle m'enleva le bavoir en torchon, me fait un bisou et dit:

- "Bien, tu as bien mangé et bu, mamie vas te prendre la température du soir."

Je n'osais rien dire, de peur qu'elle me remette le bâillon, et j'eus droit, encore, au drap de caoutchouc rouge rabattu, à la bouée demi-gonflée sous les fesses, au thermomètre dans le rectum vaseliné pendant cinq minutes. Et comme précédemment, une séance de mobilisation des jambes et des bras, suivie d'un massage avec son "onguent" fait maison.

- "Bon, mamie va te préparer pour dormir, et puis une bonne tisane et dodo."

Toujours exposé, nu et attaché, je la vis arriver avec un grand morceau de tissu blanc, un peu comme une serviette, un peu comme de l'éponge...

- "Comme tu as beaucoup bu, mamie va te langer pour la nuit..."

C'en était trop.

- "Mais mamie..."

En deux secondes, j'avais à nouveau la tétine dans la bouche, sanglée sur ma nuque, sans voir eu le temps ni la force de résister...

- "Qu'est-ce que je t'ai dit? Tu ne dois pas parler! Tu as parlé, voilà où ça te mène. Et puisque tu commences à désobéir, je vais tout noter sur un carnet, pour quand tu seras remis."

Elle me souleva les reins, passa le lange de tissu sous moi. C'était doux... Le tissu était taillé en trapèze, étalé sous les fesses, rabattu sur mon sexe, que ma grand-mère prit tranquillement dans la main pour l'aligner bien droit. Elle attacha le lange avec de grandes épingles à nourrice qui devaient dater du siècle dernier. J'étais bien au chaud dans le tissu doux, ce n'était pas désagréable. Ma grand-mère dit:

- "Tiens, j'ai oublié de te passer l'urinal, mais comme tu ne m'as rien demandé..."

Elle était culottée, quand même, comment aurai-je pu demander quelque chose? Elle prit je ne sais où une grande culotte de caoutchouc rouge, en disant:

- "Avec ça, pas de fuites, et même s'il y en avait, l'aise est là pour ça."

Je me demandais comment elle allait me mettre la culotte. Mais on dirait qu'elle avait fait ça toute sa vie. Elle détacha ma jambe gauche, passa la culotte, la rattacha, fit de même avec la jambe droite puis, au lieu de la rattacher au même endroit, rapprocha les deux chevilles, les attacha en laissant une trentaine de centimètres, puis attacha la sangle qui reliait mes chevilles au milieu du pied de lit. J'étais toujours attaché, mais plus en croix...

Elle remonta la culotte de caoutchouc, me souleva les reins pour la passer, l'ajusta aux cuisses et à la taille, maintenant ainsi la lange de tissu à l'intérieur. Entre les épingles à nourrice et la culotte, ça ne risquait pas de partir...

Puis elle prit des sortes de moufles en plastique, qu'elle attaché à mes poignets, mettant mes mains dans ces sortes de gants de boxe mous qui m'empêchaient de saisir quoi que ce soit. Elle détacha alors mes bras, que je pus, enfin, ramener le long du corps. Mais j'étais toujours attaché, et incapable de me libérer. La sangle qu'elle avait utilisée pour me plaquer le ventre au lit, elle la remonta sur ma poitrine, un peu plus lâche. J'ai compris qu'elle faisait ça pour que je puisse me tourner dans le lit, mais pas me relever...

J'eus droit à encore un biberon de tisane, chaude et sucrée, avant l'extinction des feux.

Grand-mère me dit:

- "Je vais t'enlever le bâillon pour la nuit, pour que tu sois plus à l'aise, mais je te préviens, je ne veux pas entendre un mot, même si tu as besoin de quelque chose, tu as la sonnette, compris? Sinon, ça va barder!".

Elle m'enleva la tétine, je me gardais bien du moindre mot, je ne dis que "Merci mamie".

Elle enleva le masque, m'embrassa sur le front, me souhaita une bonne nuit et alla se coucher dans sa chambre, qui était la pièce à côté, en laissant la porte ouverte.

Je pris bien garde de ne rien dire, je me tournais, voluptueusement, sur le côté, malgré mes entraves, j'avais assez de liberté de mouvement pour le faire, et je m'endormis.

Deuxième jour, le matin

J'avais passé une bonne nuit, une vraie bonne nuit. J'avais même rêvé. Rêvé de mon enfance, je jouais dans le jardin. Rêvé d'un jour de pluie, tout petit, je m'amusais, avec ma petite quéquette, à faire pipi sur les escargots... Du coup, je m'étais réveillé, avec l'envie de pisser, bien sûr. Réveillé attaché, et dans une couche, enfin, dans des langes... L'envie était forte. Appeler? Grand-mère me l'avait interdit, et puis, de toute façon, ça n'aurait servi à rien. Essayer de me retenir? A quoi bon? Je me lâchai dans les langes, que je remplis de pisse chaude, et je me rendormis.

Je me réveillais pour de bon, mais dans mes langes froids et trempés, ce qui n'était vraiment pas confortable. Grand-mère, déjà levée, guettait mon réveil, elle avait déjà enfilé son tablier de caoutchouc et mis son masque bleu.

- "C'est bien, tu n'as pas appelé cette nuit, mais je vais te remettre ton bâillon, je te connais!"

Et elle m'enfonça la tétine dans la bouche. Où l'avait-elle donc achetée?

- "On dirait de mon bébé a fait un gros pissou, ça sent le pissou jusque-là. Mais j'ai ouvert la fenêtre! Je vais m'occuper de toi."

Elle passa dans la ceinture de son tablier une paire de gants de ménage roses, rabattit le drap de caoutchouc, et elle défit, prestement, ma culotte de caoutchouc et les épingles qui retenaient mes langes. L'odeur de pisse me monta aux narines. Grand-mère mit les gants, retira ma couche en me soulevant les reins, et la mit dans une bassine.

- "Je vais prendre ta température, tu auras ta toilette après."

J'eus droit à la bouée, à la vaseline, de toute évidence l'odeur de pipi que je gardais sur moi ne dégoûtai pas ma grand-mère.

- "Je t'ai torché quand tu étais petit, je ne vais pas me gêner maintenant", dit-elle, comme si elle devinait mes pensées, en attendant les cinq minutes qui, dans son esprit, étaient nécessaires même si le thermomètre bipait au bout d'une seule.

Elle enleva le thermomètre, le regarda, l'essuya, le rangea, satisfaite et souriante.

- "Bon, ton suppositoire pour que tu sois bien calme, maintenant."

J'aurais eu droit à tout. Elle ouvrit la boîte en carton, y prit un suppositoire de belle taille, enleva l'emballage et, d'une main habile, me le mit dans le rectum.

- "Voilà un gentil trou du cul qui aime bien les suppositoires, on dirait, c'est bien mon bébé..."

Comme si c'était une qualité d'avoir le cul accueillant!

Ma grand-mère profita que le drap était rabattu pour revenir avec une cuvette d'eau chaude savonneuse, un gant, et me fit une toilette entière, des pieds à la tête, essuyant la pisse et la sueur, puisque j'avais beaucoup transpiré. Je savais que, dans son esprit, pisser et suer permettaient d'éliminer le mal. Elle me rinça et me sécha avec une serviette. Elle enleva la bouée, me fit tourner à plat ventre, comme mes liens le permettaient, pour me nettoyer de l'autre côté, de la même façon. J'étais toujours à plat ventre quand je la sentis passer quelque chose sur mes fesses, dans ma raie, sur mes cuisses et mes jambes. Puis je sentis le contact, bien connu sur mon visage, mais inhabituel à cet endroit, du rasoir.

Je grognais, elle n'allait pas me raser, quand même, à cet endroit-là? Je me débattis.

Une main me plaqua les reins sur le lit, l'autre main s'abattit sur une fesse, puis l'autre.

- "Je t'ai dit de ne pas parler et de ne pas bouger, si tu me résistes encore, tu auras droit à une fessée, par à une petite claque d'avertissement. Tu ne veux pas que ta mamie donne la fessée à un bébé encore trop faible non? Alors, ne bouge pas."

Elle continua à me raser, je sentais le rasoir sur mes fesses, qu'elle écarta pour raser bien au fond. Ce fut ensuite un délicieux gant de toilette bien chaud, qui me fit du bien.

Elle me retourna, et en profita pour m'attacher en croix, comme avant de dormir. J'étais ainsi encore plus à sa merci. Elle ne m'enleva même pas des mains les moufles de plastique.

Elle me rasa le visage, là ça allait, puis continua sur tout le corps. Elle mettait la mousse, rasait, essuyait, rinçait le rasoir, continuait ailleurs. Elle garda pour la fin mon sexe.

- "Et maintenant que tu es bien rasé partout, ta mamie va terminer par ta quéquette et te couillettes, pour que tu sois bien lisse partout, comme un vrai bébé."

Quelle que soit son habileté, je n'avais pas intérêt à bouger pour ne pas quelle endommage cet endroit fragile, et je me laissais faire, je dois l'avouer à ma grande honte, sans déplaisir. Je ne pensais pas un seul instant à avoir une érection, et de toute façon, j'étais encore bien faible.

J'eus droit, après le rasage, à la mobilisation des membres, l'un après l'autre, puis au massage avec son onguent réparateur.

L'exercice m'avait ouvert l'appétit, et ma grand-mère me fit manger, à la cuillère en bois, mon petit-déjeuner, du fromage blanc mélangé avec des céréales, avec le même torchon-bavoir autour du cou, et du thé au biberon. Je me laissais faire sans protester, il fallait que je réfléchisse.

Enfin, elle me recouvrit du drap de caoutchouc, enleva son tablier de caoutchouc et son masque, et alla vaquer à ses occupations. Elle avait mis de la musique, de la musique rock des années 1970, ce qui correspondait à sa jeunesse, et ce n'était pas désagréable. Mais c'était drôle de voir cette femme à l'allure paysanne (même si la famille était une famille de paysans très aisés), en blouse, avec le fichu sur les cheveux, aller et venir à son ménage et à sa cuisine sur fond de rock et, de temps en temps, en esquissant quelques pas de danse.

Attaché, en croix, mais confortablement, les mains dans les moufles de plastique, le bâillon dans la bouche, j'avais quand même, pour la première fois depuis la maladie, l'esprit clair.

De toute évidence, ma grand-mère, qui, j'en suis certain, m'aimait beaucoup, mais avait "un compte à régler" avec moi, profitait de l'occasion pour régler ce compte. Et, comme j'avais voulu "jouer au grand" en quittant le pays, elle allait me faire "jouer au petit". J'avais compris. Je ne risquais pas grand-chose, j'en étais certain. Combien de temps cela durerait-il? Tant que je n'aurais pas repris des forces, ce qui viendrait vite. De toute façon, j'étais en France seul, ma seule famille c'était elle et ma tante, sa fille. Tous mes amis français étaient perdus de vue, mes collègues de travail et amis étaient à des milliers de kilomètres, et tous mes papiers, mes comptes bancaires, étaient entre les mains de ma tante Colette. Dès que j'aurais pris contact avec elle, tout s'arrangerait. Je pouvais donc me "laisser faire" quelques jours. Ma tante, savait que j'étais rentré, elle demanderait de mes nouvelles, elle viendrait sûrement voir sa mère. Étant militaire de carrière, se déplacer n'était pas un problème pour elle.

Maintenant, il me restait à comprendre comment grand-mère avait organisé tout ça. De toute évidence, il y avait du matériel médical, comme le lit, qu'elle avait dû garder, à la campagne on ne jette rien. Mais le reste venait, certainement de sex-shops spécialisées dans les pratiques vicieuses. Et je me demandais comment elle avait découvert ce genre d'endroits, même si, en Allemagne, ça ne manquait pas. Certes, elle avait un ordinateur, avec Internet, elle gérait ses affaires comme ça, les loyers qu'elle touchait de ceux qui exploitaient ses terres, la pension de veuve, c'était une femme intelligente, et plus moderne que ce qu'on pouvait croire si on ne la jugeait qu'à son allure. Mais bon, pour le moment, ce qu'elle me faisait relevait plus de la frustration de ne pas avoir de petits-

enfants plutôt que d'autre chose. Ma mère aux États-Unis ne me donnerait pas de petits frères ou sœurs. Ma tante Colette, divorcée depuis longtemps, n'avait pas d'enfant. Et je n'étais pas près de lui donner des arrières-petits-enfants.

J'étais donc victime, à la fois d'une petite vengeance féminine, et d'un trop-plein d'affection. Cette analyse me rassura. Tout ceci passerait vite, si je me montrais raisonnable et conforme à ses désirs.

Épisode 3 Prendre patience

Suite du deuxième jour et coucher

Je passais donc la journée entière dans cet état d'esprit, restant bien tranquille, et passif devant les traitements de ma grand-mère. Grand-mère tournait autour de moi, en blouse comme d'habitude, mettant par-dessus le tablier de caoutchouc quand elle s'occupait de moi, mais aussi un tablier pour la cuisine, et une chasuble quand elle faisait le ménage. Quand elle passait près de moi, elle avait toujours un mot gentil en langage bébé, un bisou, une caresse. Elle prenait plaisir, visiblement, à avoir un petit à s'occuper. Je m'étais fait au bâillon en forme de tétine, qu'elle ne m'enlevait que pour manger et pour dormir.

Je l'entendais, derrière moi, s'affairer au ménage, à la cuisine, ou coudre à la machine. De temps en temps, elle allait au jardin, mais restait toujours à portée d'oreille de la sonnette d'appel, dont je n'abusais pas. A peine ai-je appelé une fois ou deux pour avoir l'urinal. Ma grand-mère passait aussi quelques coups de fil, dans la pièce ou à l'extérieur, à des amies ou voisines, dont elle prenait des nouvelles et rassurait sur les siennes. J'entendis une fois une voiture passer sur le petit chemin et s'arrêter devant le portail, pour une livraison que grand-mère alla chercher à la grille.

Dans la journée, j'eus droit à la prise de température, quatre fois, avec la bouée sous les reins, puis à la mobilisation des membres et au passage. Grand-mère me passa plusieurs fois l'urinal, je pissais abondamment, parce qu'elle me faisait boire beaucoup. Mais je n'arrivais pas à aller à la selle. Pourtant, grand-mère me donna à manger, à midi et le soir, un excellent hachis, avec de la viande et des légumes verts, relevé par des herbes aromatiques, délicieux. Mais elle me nourrissait à la cuillère avec le torchon en guise de bavoir. Et, bien sûr, je buvais l'eau fraîche au biberon, et, deux ou trois fois, une tisane, qu'elle me disait être "dépurative", mais qui devait contenir autre chose... Bref, la journée se passa sans trop de désagrément, hormis être attaché. Elle avait changé mon système d'attache pour me permettre de faire une sieste, puis m'avait remis en croix, je ne sais pourquoi. De temps en temps, elle relevait le drap de caoutchouc pour me regarder, puis me recouvrait à nouveau. La vue de la campagne par la fenêtre, la musique en bruit de fond, sa présence tranquille auprès de moi, je m'ennuyais quand même.

Le soir, après le repas, pris à la cuillère avec le bavoir, l'oreiller en caoutchouc dans le dos et le haut du lit remonté, j'eus le droit de regarder un film à la télévision, le lit sur roulettes ayant été tourné vers l'écran. C'était la télévision allemande, mais, comme mon grand-père était allemand et que j'avais grandi en partie en Allemagne, je parlais l'allemand aussi bien que le français. Grand-mère ne regardait pas les actualités, je me doute bien que toute la journée les chaînes devaient rabâcher la même chose. Une dernière prise de température humiliante sous son regard, mobilisation des membres, massage avec son onguent miraculeux, qui me détendait beaucoup, je dois dire.

Et, comme la veille, le linge de tissu doux, les épingles à nourrice, la culotte de caoutchouc, les mouffles de plastique, le changement de position pour que je puisse dormir plus à l'aise, tout ceci en me laissant faire comme un enfant docile.

Elle m'enleva enfin le bâillon.

- "Tu es bien avec mamie, mon bébé?"

- "Oui mamie", dis-je d'une voix faible, je n'avais pas encore récupéré de mon intubation, il fallait que je chuchote, sinon j'avais mal.

- "C'est bien, mamie va te garder tout le temps du confinement, et va bien s'occuper de toi, tant que tu es gentil, bien sûr, sinon, tu sais que mamie n'hésiteras pas à te corriger..."

- "Oui mamie".

- "Il faudra obéir, sinon, je devrais te punir, tu es bien d'accord?"

- "Oui mamie", répondis-je, pour ne pas la contrarier.

Elle me borda, et je m'endormis.

Troisième jour, le matin

Pour la deuxième nuit passée chez grand-mère, je dormis bien, avec des rêves doux, et si je rêvais aussi que je faisais pipi, je ne me réveillais pas pour autant. Résultat, au matin, mes langes étaient trempés de pisse froide.

Comme la veille, ma grand-mère enfila son tablier de caoutchouc, mit son masque, me fit une bise, me gronda gentiment que je sentais le "pissou", défit la culotte de caoutchouc et les épingles, et mis ses gants de caoutchouc rose pour enlever ma couche.

- "Tu es vraiment un pisseux, tu mériterais que je te mette la couche sur le nez, on faisait comme ça, de mon temps, pour éduquer les pisseux."

J'ouvrais la bouche pour protester, ma grand-mère se rendit compte alors qu'elle ne m'avait pas remis le bâillon tétine, volontairement ou pas. Elle attrapa le bâillon, sans enlever ses gants, et me le mit dans la bouche quand je commençais à parler. Comme ses gants avaient pris la couche pisseuse avant de prendre le bâillon, et qu'elle avait attrapé la tétine par le bout qui va dans la bouche, non seulement je sentis l'odeur de mon pipi, mais encore, très légèrement, son goût.

- "J'avais oublié que tu es un bébé bavard, bavard et impoli, puisque tu ne m'as dit ni bonjour ni merci quand tu pouvais parler!"

Elle me lava quand même, me rasa le visage, pris ma température selon le même rituel, et me fait faire la petite gymnastique suivie du massage. Et elle m'enleva le bâillon pour déjeuner, fromage blanc mélangé à des céréales que je n'avais pas besoin de masser, et biberon de thé.

Après m'avoir enlevé le torchon qui me servait de bavoir, elle me demanda:

- "Tu n'as pas envie de faire popo, mon bébé?"

Je fis non de la tête.

- "Ce n'est pas normal, tu n'as pas fait depuis que tu es ici, et l'infirmière m'a dit que tu n'avais pas fait depuis longtemps avant."

Elle me tâta le ventre, en différents endroits, caressante mais ferme...

- "Tu as le ventre tout dur, pourtant, avec les bonnes choses que tu as mangées, tu devrais faire caca. Mais ta mamie a la solution, ne t'inquiète pas."

Je m'inquiétais, justement, et j'avais raison...

Ma grand-mère revint avec la bouée de caoutchouc qui servait à la température, me la cala sous les fesses, et la gonfla pour bien relever mon fessier, et exposer mon anus, plus encore que pour la température. Elle fixa ensuite une perche verticale sur un montant du lit, et revint avec un genre de bouillotte de caoutchouc rouge, en plus grand, avec une sortit et un robinet au bout opposé à l'orifice de remplissage. Elle brancha un tuyau sur le robinet, et revint avec une grande boîte.

- "Un bon lavement à l'eau chaude te fera le plus grand bien, mon bébé. Je vais faire chauffer l'eau, le temps de réfléchir à la canule que je vais te mettre."

Quand elle revint, en remplissant soigneusement le sac de caoutchouc depuis une grande casserole, en deux fois, et en vérifiant la température de l'eau. Puis elle l'accrocha au sommet de la perche.

- "Comme c'est ton premier lavement, je vais te mettre une petite canule, il sera toujours temps d'utiliser les autres", dit ma grand-mère, en allant chercher un bassin d'hôpital, "de toute façon, je ne te ferais pas garder le lavement longtemps."

Elle ajusta les liens qui me maintenaient au lit pour que je ne puisse vraiment plus bouger, j'étais écartelé comme un poulet à farcir. Elle plaça le bassin de tôle émaillée, une antiquité presque, entre mes cuisses, touchant à la bouée de caoutchouc. Je commençais à grogner et à geindre sous mon bâillon, mais elle n'y faisait pas attention.

Grand-mère prit la vaseline, m'en enduisit l'anus, prit dans la boîte une canule de caoutchouc noir, pas très grosse, l'enduisit de vaseline et me la rentra délicatement dans le trou du cul. Ça faisait à peine mal, la vaseline facilitait l'introduction, et grand-mère faisait ça très doucement. Mais j'avais quand même une canule dans le cul !

- "Si tu continues à gémir et à grogner, gare à toi, je te mets un bâillon qui te fera vraiment taire", dit-elle d'un ton mi-menaçant, mi-plaisantant.

Elle brancha le tuyau sur la canule et ouvrit le robinet...

Doucement, très doucement, l'eau chaude entra en moi. Ce n'était pas désagréable, grand-mère avait bien vérifié la température. Cette chaleur n'était pas gênante, et je sentais à peine que je me remplissais. Grand-mère maintenait la canule d'une main, la faisant doucement aller et venir pour qu'elle trouve sa place. Le liquide commençait à me remplir, et, de l'autre main, grand-mère commença à me masser le ventre:

- "Je vais aider le bon lavement à te remplir, mon bébé, comme ça il va bien amollir tout ton caca dedans, et tu seras bien dégagé ensuite."

Sa main me massait en cercle, l'autre faisait doucement bouger la canule, et il arriva ce qu'il devait arriver: je bandais. Ça ne m'était pas arrivé quand grand-mère m'avait lavé, ou rasé, mais là, entre l'eau chaude, la canule et le massage, mon sexe se durcit...

- "Oh, on dirait que le lavement te fait de l'effet, mon bébé, tu es un drôle de cochon, il suffit que mamie te mette quelque chose dans le trou-trou? Pourtant, le thermomètre ne te faisait rien, mais c'est vrai que la canule est plus grosse..."

J'étais écartelé, immobilisé, bâillonné, excité et honteux de l'être, sous le regard de ma grand-mère.

- "Oh, la belle quéquette de mon bébé, elle est bien dure, au moins, voilà un endroit où tu es guéri. Mais ta mamie ne va pas te laisser comme ça..."

Elle prit le tube de vaseline, et en mit dans la paume de sa main. Et elle commença à me branler...

J'étais interloqué. Cette femme, ma grand-mère, qui m'avait, en partie, élevé, veuve d'un industriel très aisé, dont je pensais que le traitement qu'elle me faisait subir depuis deux jours était une simple lubie, elle me masturbait! Faisait-elle ça pour me soulager, ou par lubricité?

En tout cas, elle savait y faire. Sa main vaselinée allait et venait, tout doucement, sur ma quéquette. Elle glissait, frôlait ou serrait, d'un rythme lent qui me donnait du plaisir et me faisait encore plus durcir. De l'autre main, soit elle faisait doucement jouer la canule, ce qui m'excitait pour je ne sais quelle raison, soit elle massait mon ventre, glissant parfois sur les côtés. Soit, aussi, elle caressait mes couillettes rasées, dont la peau toute douce était sensible.

J'avais à la fois envie que ça continue longtemps, longtemps, et envie de gicler pour que ça finisse. Mais c'est elle qui commandait mon plaisir, mon plaisir honteux, d'autant plus intense qu'il était pour moi dégradant, je m'en rendais bien compte. Et, je dois bien l'avouer, cette femme mûre, et même plus, grande et forte, trop enveloppée, dans son grand tablier de caoutchouc, avec son fichu bleu, son masque assorti, ses lunettes, cette femme qui me branlait, elle m'excitait même si c'était ma grand-mère, ou peut-être pour cette raison.

Je me souvenais que, gamin, en vacances chez elle, il m'arrivait de fouiller dans le linge sale pour renifler ses culottes... Ces souvenirs me remontaient soudain.

- "Voilà, mon bébé, mamie te fait du bien, tu aimes ça, hein, tu en avais besoin, laisse-toi aller..."

Elle provoqua ma libération en enlevant la canule et, en même temps, je sentis mon foutre gicler sur ma poitrine, et mon lavement se vider dans le bassin, dans un gargouillement puant qui éclaboussa un peu son tablier.

Elle rit de contentement, en me voyant me vider. Elle essuya mon sperme, essuya son tablier, et me regarda expulser le lavement dans le bassin, en relâchant un peu les liens qui m'écartelaient. Après plusieurs minutes d'expulsions liquide, avec un peu de solide, et des gaz importants, le lavement m'avait libéré, vraiment, je me sentais tout mou et tout vide. Et triplement honteux d'avoir reçu un lavement, d'avoir été branlé et d'y avoir pris du plaisir, et d'avoir dû l'expulser devant ma grand-mère.

Elle enleva le bassin pour aller le vider, me recouvrit avec le drap de caoutchouc, baissa son masque un instant, et m'embrassa sur la joue, au coin des lèvres.

Je restais un bon moment comme ça, fatigué et heureux, et, en même temps, inquiet d'être le jouet de cette femme évidemment lubrique.

Grand-mère continua à vaquer à ses occupations. Un quart d'heure après, la matinée était à peine commencée, j'entendis une voiture arriver et se garer devant la maison, après avoir ouvert le portail. La portière claqua.

- "Bonjour maman!" dit une voix que je connaissais bien.

Ma tante était là. J'étais sauvé.

Épisode 4 L'arrivée de ma tante

Troisième jour, le matin, suite

La porte de la grande pièce s'ouvrit, et en tournant la tête, je vis rentrer ma tante Colette, et ma grand-mère aller vers elle pour l'embrasser.

Ma tante ressemblait à sa mère, en plus jeune, bien sûr. Elle rentrait de la base, et portait son uniforme, jupe, chemiser, veste, calot sur le chignon, un uniforme avec trois barrettes, elle était capitaine dans l'armée de l'air française, et son appartement de fonction était sur la base, à quelques dizaines de kilomètres, côté français. Je ne fis que l'entrapercevoir, les deux femmes passèrent derrière moi pour bavarder.

- "Comment vas-tu maman? Je suis venue en uniforme, c'est bien plus simple pour circuler, ces temps-ci surtout, que ce soit en France ou en Allemagne, la police respecte l'uniforme."
- "Ça va, ma chérie, tout à fait bien, voici deux jours que je n'ai plus aucune raison de m'ennuyer."
- "Il ne te donne pas trop de travail, au moins, maman?"
- "Non, il est sage, bien sage, c'est même dommage, je n'ai pas de raison de le punir..."
- "Eh bien, nous le punirons sans raison, maman... Il est à nous, pour toute la durée du confinement, mais je suis en permission et d'astreinte, mais il n'y a aucune raison qu'on m'appelle."
- "Tu veux lui dire bonjour?"
- "Quand je me serais changée, maman, j'ai vu que tu as fait la couture que je t'avais demandée, tu es un amour."

Je les entendis continuer à bavarder dans mon dos. Je compris qu'elles avaient reçu des résultats et que je ne présentais plus aucun risque de contagion. Allaient-elles me laisser partir ? Certainement non. Je n'avais rien à espérer de ma tante, elle était complice avec ma grand-mère, les deux femmes avaient tout organisé ensemble, et ma tante était venue s'installer ici pour... pour quoi, au fait? Pour me traiter en bébé? Ou pire?

Un quart d'heure après, ma tante s'avança vers mon lit, et, non seulement j'eus un peu de mal à la reconnaître, mais encore je me mis à avoir vraiment peur.

Elle portait une tenue qui ressemblait beaucoup à celle d'une religieuse, de toute évidence, cousue par ma grand-mère. Tante Colette portait une longue robe bleu foncé, presque noir, coupée ample, manches longues, serrée à la taille par une cordelette blanche, avec un grand col rond et des parements de poignets blanc. La robe descendait aux chevilles, le col était au raz du cou, on ne voyait rien de ses formes, sauf à deviner sa poitrine, qu'elle tenait de sa mère, et qui était donc abondante. Ses cheveux étaient couverts par un voile du même tissu que la robe, qui tombait aux épaules. Elle avait un air imposant et sévère, alors que, à côté d'elle, dans sa blouse campagnarde, ma grand-mère était rassurante.

- "Alors mon bébé", dit-elle, "comment trouves-tu mon nouvel uniforme? Il est très confortable, en tout cas, je n'avais rien pour rester confinée, et les blouses de maman me seraient trop grandes. Nous avons pensé toutes les deux que cette tenue de religieuse était idéale pour s'occuper d'un grand bébé qui doit faire pénitence."
- "Pour rester dans la maison et aller au jardin", continua grand-mère, "c'est parfait, et en plus, on n'est pas obligées d'avoir quelque chose dessous. J'ai cousu plein de choses, tu sais, mon bébé, mais surtout pour toi, il me reste encore à terminer des tenues pour ta tatie."

Leurs propos m'inquiétaient mais, je ne sais pourquoi, je commençais à bander sous le drap de caoutchouc, sans doute à l'idée qu'elles ne portaient ni culottes ni soutien-gorge sous leurs tenues.

- "Alors", dit ma tante, "il n'a pas fait caca depuis son arrivée?"

- "Non, j'ai dû lui donner un lavement avant que tu arrives, je pense que ça va remettre la machine en route."
 - "Sinon, nous avons d'autres moyens pour le faire aller", répondit ma tante. "Le lavement, un petit?"
 - "Oui, bien sûr, un litre et demi d'eau tiède, et la petite canule droite, juste un lavement évacuateur."
 - "Nous avons encore de la marge", dit tante Colette en riant.
 - "Oui", continua grand-mère, "et si les lavements quotidiens ne donnent rien, il nous restera les suppositoires de glycérine et l'huile de ricin!"
- Les lavements quotidiens? Mais c'était de la torture...

Ma tante rabattit le drap de caoutchouc, et découvrit mon érection.

- "Oh, mais notre bébé est tout émoustillé de nous entendre, non, maman?"
 - "Tout à l'heure, déjà, il a bandé pendant le lavement, le pauvre, j'ai dû le branler, mais je vois qu'il rebande. Tant mieux, ça prouve qu'il se rétablit."
 - "On lui fait quitter le lit, maman?"
 - "On va essayer, et de lui enlever le bâillon aussi. Maintenant que nous sommes deux pour le maîtriser, nous pouvons le faire bouger, et j'ai préparé comme prévu ce qu'il faut pour la suite."
- Les deux femmes avaient une grande complicité, je me dis qu'elles avaient tout organisé et tout mis au point. Ma grand-mère se pencha sur moi
- "Nous allons t'enlever ce bâillon, mais attention, tu ne dois pas parler, seulement répondre à nos questions, ou faire exactement ce que nous te disons de faire. Je ne veux pas entendre autre chose que oui, merci, ou pardon, tu as compris, mon bébé?"
 - "C'est ça, oui mamie, oui tatie, merci mamie, merci tatie, pardon mamie, pardon tatie, ou peut-être pitié mamie, pitié tatie", dit ma tante en riant.

Pendant que grand-mère retournait à ses occupations, ma tante passa un tablier de caoutchouc par-dessus sa tenue, un tablier du même genre que celui de ma grand-mère. Elle baissa les barreaux d'un côté du lit, s'assit à côté de moi, et m'enleva le bâillon-tétine. Je savais que je n'avais qu'une chose à faire:

- "Merci tatie."

Elle sourit, et commença à m'interroger sur mon séjour chez mamie depuis ma sortie de l'hôpital. J'avais le droit de parler, et ne serait-ce que ça, ça me faisait du bien. Mais je devais dire "tatie", ou "tatie chérie", ou "ma tatie", à chaque phrase, et répondre à ses questions en détail. Ma voix était très faible, si je parlais à voix normale, cela me faisait mal, mais je m'habituais à parler bas.

Ses questions étaient précises, détaillées, et je devais y répondre de la manière qui lui plaisait. Elle penchait son visage sur moi, elle avait une main sur mon téton, l'autre sur mon ventre. Si la réponse ne lui plaisait pas, qu'elle n'était pas assez détaillée, pas assez humiliante pour moi, elle me pinçait le téton. Si elle était satisfaite, au contraire, elle me caressait gentiment le ventre ou le côté.

Il était très humiliant de raconter dans le détail comme grand-mère m'avait pris la température, attaché, nourri, donné le biberon, elle me força même à dire que j'avais espéré sa venue pour me libérer. Bref, je dus mettre mon esprit à nu, comme l'était mon corps, tout ceci avec son visage à côté du mien, et ses mains qui me châtiaient ou me récompensaient à sa fantaisie.

Ce qui était humiliant, surtout, c'était la tenue de ma tante, comme si je me confessais à une religieuse qui serait, à moitié, infirmière. Et de devoir avouer que j'avais pris un certain plaisir à être traité ainsi, attaché et infantilisé. Je crois qu'elle n'avait pas besoin de me pincer beaucoup les tétons pour me faire parler et dire tout cela, et que la honte que je prenais à lui parler me procurait du plaisir. D'ailleurs, je bandouillais un peu...

A la fin, ma tante me força à avouer, devant ma grand-mère qui avait interrompu ses activités:

- "Je suis un cochon, je suis un pervers, je suis un vicieux, mamie et tatie."

- "Dis-moi, maman, que fait-on aux cochons?"
- "On les dresse, ma fille..."
- "Et au pervers?"
- "On les corrige, ma fille..."
- "Et aux vicieux, on leur fait quoi, maman?"
- "Les vicieux, ma chérie, on les punit!"

Et je dû, toujours attaché sur mon lit, alors que ma tante me tordait les tétons, dire de ma petite voix:

- "Je le reconnais, mamie et tatie, vous devez me dresser, me corriger et me punir."

J'étais à elles... Comme un bébé...

Le temps pour ma grand-mère de finir ce qu'elle faisait, d'enfiler son tablier de caoutchouc, et elle rejoint ma tante près de mon lit:

- "Puisque tu es bien obéissant, nous allons te sortir du lit..."

Elle avait en main un curieux vêtement en tissu rose, qui ressemblait à une longue robe, dont je voyais mal à quoi il pouvait servir. Les deux femmes détachèrent mes poignets, après avoir enlevé les "moufles" qui m'empêchaient de saisir quoi que ce soit. Elles m'aidèrent à me redresser dans le lit. Elles me tendirent le vêtement, ou plutôt, elles enfilèrent mes bras dans les manches. Le tissu était du coton, très solide, il me rappelait les draps à l'ancienne, épais et rêches. Je me laissais faire, jusqu'à ce que je me rende compte que les manches étaient, au bout, terminées par des mitaines boutonnées aux poignets, et par des sangles de tissu, elles aussi solidement boutonnées sur les avant-bras. C'était une camisole de force! A peine j'ouvrais la bouche pour protester que ma tante, qui s'attendait à cette réaction me fourrait le bâillon-tétine dans la bouche, et que ma grand-mère le sanglait derrière pendant que ma tante me maintenait les bras.

J'étais à nouveau bâillonné, toujours attaché par les jambes, maintenu devant par ma tante, pendant que ma grand-mère boutonnait la camisole dans le dos et que les deux femmes me croisaient les bras pour boucler la sangle de tissu derrière. Prestement, elles détachèrent mes chevilles, me retournèrent, comme une crêpe, sur le ventre, me passèrent une culotte de coton, qui devait dater de la grand-mère de ma grand-mère, usée, solide, un peu jaunie, et boutonnèrent dans le dos le reste du vêtement, des reins jusqu'aux chevilles. J'étais dans une sorte de grande blouse rose, boutonnée dans le dos, formant camisole de force dans sa partie supérieure. Ma grand-mère l'avait certainement coupée et cousue, après avoir pris mes mesures, dans un tissu qu'elle devait avoir conservé.

- "Voilà, mon bébé", dit grand-mère, "une jolie robe de bébé pour toi, bien ample pour que tu puisses porter des couches dessous, bien boutonnée par derrière, avec un système pour éviter que tu fasses des bêtises."

- "Quel dommage que nous ayons dû te remettre un bâillon, tu savais, pourtant, qu'il fallait être sage!" continua ma tante.

Je sentis ma grand-mère défaire la sangle du bâillon, pendant que ma tante me le plaquait sur la bouche, et me passer quelque chose sur la tête, puis reboucler la sangle derrière.

Les deux femmes me prirent par les épaules pour m'aider à me relever, me firent faire quelques pas dans la pièce, et me forcèrent à m'agenouiller devant le grand miroir à pied que j'avais toujours vu au grenier, et qu'elles avaient descendu pour l'occasion.

Je me vis, agenouillé, dans la blouse-camisole rose, qui était ornée, devant, d'une pièce de tissu vichy rose qui évoquait un tablier, mais qui était cousue à la ceinture, et deux poches assorties sur la poitrine. Et j'avais sur la tête un ridicule petit bonnet, vichy rose aussi, avec un peu de dentelle blanche autour, qui tenait le milieu entre la charlotte et le bonnet de bébé, et la coiffe de

domestique, puisqu'une partie remontait au-dessus du front. Sans compter la grosse tétine qui me bâillonnait. De chaque côté de moi, ma tante et ma grand-mère, debout, qui me maintenaient par les épaules, avec chacune son grand tablier de caoutchouc blanc, son fichu ou son grand voile. Évidemment, leurs tenues étaient destinées juste à les amuser et à m'impressionner, et je dois dire que le tablier de caoutchouc était très impressionnant.

Il s'agissait juste pour elles de me diminuer, me rabaisser, m'infantiliser, m'humilier, et elles avaient réussi. A me voir ainsi, agenouillé, bras pris dans la camisole, attifé comme un bébé, entre ces deux imposantes matrones, les larmes me vinrent aux yeux.

- "Comme il est mignon, ce bébé rose", dit ma tante, " tu as dû avoir beaucoup de travail pour couper et coudre tout ça, maman?"

- "Oui Colette, mais j'avais le temps, et des vieux tissus que je gardais depuis longtemps. Maintenant, il y a des choses qui m'ont donné du mal, comme ça, par exemple..."

Elle se baissa, releva l'espèce de tablier vichy rose, pour découvrir, dans le devant de la blouse, une sorte de braguette large, fermée par des boutons. Elle les défit et glissa sa main dedans:

- "Tu vois, on peut soit mettre la main sur sa quiquette, soit la sortir, si on veut, en baissant la culotte. Et pareil pour les tétons", dit-elle en faisant la même chose avec les poches, qui étaient factices et tenaient avec du velcro seulement. Elle les releva et découvrit mes tétons à travers des découpes prévues à cet effet.

Ma grand-mère avait vraiment tout prévu...

Épisode 5 Première fessée

Troisième jour, le matin, suite

Après avoir bien ri de moi dans ma ridicule blouse de contention, voire de punition, même, ma tante, qui était moins intéressée par la couture que par la domination, voulut passer aux choses sérieuses.

- "Bon, il faut maintenant lui donner sa première fessée, maman! C'est le troisième jour qu'il est ici, il ne faut pas perdre de temps."

- "Tu commences, ou je commence, Colette?"

- "Vas-y la première, maman", dit ma tante, en fille respectueuse.

Le temps que je comprenne que j'allais être fessé, et sans raison, puisque j'avais bien pris soin de ne pas résister, ou alors à peine, ma grand-mère et ma tante me relevaient, et je me laissais faire, moitié pour ne pas leur donner une raison d'être sévères, moitié parce que je ne pouvais pas faire grand-chose.

Ma grand-mère s'assit sur une chaise de cuisine, lourde et robuste, tira bien son tablier de caoutchouc sur ses genoux, pendant que ma tante me faisait tenir debout devant elle. Ma tante retroussa ma blouse, dont l'ampleur était calculée pour ça, remontant l'avant sur ma poitrine et mes bras croisés, et l'arrière sur mon dos. J'étais en culotte devant elles, j'avais peur qu'elles me l'enlèvent, mais non, ma tante me bascula en travers des genoux de ma grand-mère, les pieds touchant encore le sol, le visage en avant, sans même mes bras pour me retenir. Mais ma tante avait fait le nécessaire, et placé au bon endroit un petit banc, recouvert d'une nappe pliée, pour soutenir ma poitrine et mon visage. Le bras gauche me maintenant solidement par la taille, et sa main droite me caressa doucement les fesses puis, soudain, le premier coup s'abattit sur ma culotte. J'étouffais un gémissement.

- "Sommes-nous bêtes, maman", dit ma tante, "nous lui avons laissé le bâillon, nous n'allons pas pouvoir l'entendre!"

- "Enlève-lui, Colette, tu as raison, il va crier et pleurer, je ne veux pas rater ça."

Ma tante se baissa, déboucla la sangle de caoutchouc et enleva mon bâillon-tétine. Il fallait que je les amadoue...

- "Merci, ma tatie chérie", dis-je.

- "Voilà un gentil bébé, mais il n'échappera pas à sa fessée", dit ma grand-mère.

Et sa main s'abattit à nouveau sur ma culotte, claquant vigoureusement mon derrière heureusement protégé par le tissu. Je ne savais pas si je devais crier et pleurer sans avoir mal, pour les satisfaire, ou, au contraire, si j'allais les exciter encore plus. Je m'abandonnais donc, gémissant à chaque coup que ma grand-mère assénait à travers ma culotte.

Au bout d'une vingtaine de claques, elle s'arrêta.

- "Voyons voir ce que ça donne!" dit-elle en baissant ma culotte sur le haut des cuisses. "Ah, les petites fesses sont bien roses..."

- "Les grosses fesses, maman, non?" répondit ma tante. "Regarde comme il a le cul joufflu, notre bébé!"

- "C'est vrai, il a des fesses de filles, rondes et bombues. Mais j'y pense, sa température, j'allais oublier. Colette, passe-moi le thermomètre."

- "Je peux le lui mettre moi, maman, s'il te plaît?"

Ma grand-mère du dire oui, parce que je sentis sa main remonter pour m'écarter les fesses en passant dans la raie, pendant qu'une autre main, celle de ma tante, m'enduisait la rosette de vaseline et m'introduisait, délicatement, mais en profondeur, le thermomètre.

Je restais ainsi, couché en travers des genoux de grand-mère, le cul à l'air, ma quiquette dans la culotte qu'elle n'avait pas baissée complètement. Le thermomètre fit son bip habituel, je dus attendre encore longtemps, pendant que les deux femmes papotaient comme si je n'étais qu'un objet. Finalement, ma tante enleva le thermomètre.

- "Ça va, il n'a pas de température."

- "Je continue, alors", dit ma grand-mère.

Et elle recommença à abattre sa main sur mes fesses nues. Je gigotai, mais son bras gauche me maintenait fermement, et les mouvements désordonnés que je faisais produisaient un effet sur ma quiquette au contact du tablier de caoutchouc. Chaque coup m'arrachait un petit cri, que je n'essayais pas de retenir.

- "Je trouve", dis ma tante, "qu'il a une jolie danse du cul."

- "Oui, ça va être un plaisir de le fesser, et il prend bien des couleurs, aussi."

La fessée continua, j'arrivais presque au bord des larmes, quand ma grand-mère s'arrêta de frapper, caressa mes fesses rouges, ce qui cuisait, mais d'une autre façon, et me remit droit...

- "Regarde, Colette, la fessée le fait bander, le cochon. Va au piquet, à genoux, cochon!".

Je dus, accompagné par les deux femmes, aller vers le mur tout proche et m'agenouiller, ma culotte était tombée sur mes chevilles. Mes bras, impuissants, liés par la camisole, le nez dans les torchons pendus au mur, je restais ainsi cinq bonnes minutes.

C'est ma grand-mère qui vint me relever, en m'aidant de sa main ferme, il n'est pas facile, quand on est agenouillé, et qu'on a la culotte aux chevilles, de se lever seul. Elle me remonta la culotte, mes fesses ne me faisaient plus trop mal. Je pensais que je m'en étais bien tiré, quand je vis ma tante, assise là où ma grand-mère était tout à l'heure, et que ma grand-mère me fit faire les quelques pas qui m'amènèrent vers ma tante. Sans résistance de ma part, ma grand-mère me fit m'allonger sur les genoux de ma tante, reposant sur le petit banc, la blouse retroussée.

Et ce fut le tour de ma tante de me fesser, la culotte baissée sur les cuisses, de sa main leste, qui frappait tout aussi fort que ma grand-mère, mais me faisait un peu plus mal. La manière de fesser était différente, je ne saurais pas dire pourquoi, le rythme, l'emplacement des claques, leur force, la fessée était différente, moins maternelle, plus sadique, peut-être. La première fessée m'avait rendu sensible, et les coups de ma tante me firent plus rapidement geindre, gémir et crier. Je me laissais aller, même, à demander:

- "Pitié, Tatie, pitié, ne me frappe plus!"

- "Mon bébé, si tu commences à demander pitié pour une si petite fessée, qu'est-ce que ce sera quand nous passerons aux choses sérieuses..."

Et elle continu à claquer mon postérieur, en faisant des remarques humiliantes sur sa fermeté, sa rougeur, sa forme, et la jolie manière que j'avais de remuer mon popotin dès qu'on s'occupait un peu de lui.

Les larmes me vinrent aux yeux, cette fois, et la nappe qui recouvrait le banc recueillit mes pleurs, que je n'arrivais pas à retenir.

- "Pour une première fessée, ça devrait suffire", dit ma tante. Je notais que c'était ma deuxième fessée, mais elle ne contait sans doute pas celle de ma grand-mère. "Allez, retourne au piquet!".

Et je retournais au piquet, à genoux, le nez dans les torchons, le cul à l'air, la culotte en haut des cuisses.

J'entendais les deux femmes s'affairer derrière moi, en bavardant comme mère et fille, mais je me gardais bien de tourner la tête.

J'espérais, je ne sais pas pourquoi, qu'elles m'avaient oublié. Mais ce n'était pas le cas. Ma grand-mère m'appela:

- "Allez, bébé cochon, lève-toi et vient nous voir!".

Je me levais, avec précaution, pour ne pas faire tomber la culotte, mais elle descendit aux chevilles à peine debout. C'est entravé par cette culotte que je me retournai pour voir les deux femmes côte à côte dans la pièce, ma grand-mère en blouse, ma tante dans cette curieuse robe, portant chacune par-dessus le même tablier de caoutchouc que je connaissais bien maintenant. Je reconnus ces tabliers comme ceux qu'on portait pour préparer, à la ferme, fromages ou volailles, voilà donc où ma grand-mère les avait trouvés.

- "Avance, mets-toi à genoux devant nous, bébé cochon!"

J'essayai d'obéir, mais la culotte aux chevilles m'en empêchait, je la fis donc glisser avec un pied pour dégager une cheville, et je m'agenouillais devant les deux femmes, baissant la tête pendant qu'elles riaient:

- "Tu as vu, maman, notre bébé cochon est très malin quand il s'agit d'enlever sa culotte."

- "Oui, et bien obéissant", dit ma grand-mère. "Embrasse la main qui t'a donnée la fessée, bébé cochon, embrasse aussi celle de ta tante."

Je baisais, dévotement, les mains qu'elles me tendaient, levant vers elles un regard que je voulais suppliant.

- "Dis-nous, bébé cochon", reprit ma grand-mère, "quelle fessée tu as préféré, la fessée de mamie Maryse ou celle de tatie Colette?"

Que répondre? Dire que j'aimais, j'allais en prendre encore, dire que je n'aimais pas, j'allais être puni à nouveau. Je décidais de choisir la servilité:

- "J'accepte humblement ce que vous me faites toutes les deux, je n'ai rien à dire de plus."

- "Moi", dit ma grand-mère, "je ne te fesses pas par plaisir, tu sais, je fais ça pour t'éduquer et parce qu'un bébé comme toi doit obéir..."

- "Mais moi", dit ma tante, "j'aime punir, j'aime avoir quelqu'un à ma merci et je prends plaisir à donner la fessée... Je suis venue passer le confinement ici, justement, pour profiter de toi, mon bébé cochon..."

Je me contentais, à nouveau, de baisser la tête sans rien dire.

- "Bon", dit ma tante, "puisqu'il ne veut pas choisir, on va lui donner une fessée à quatre mains!"

Les deux femmes mirent face à face deux solides chaises de cuisine, laissant entre elles quelques dizaines de centimètres, et placèrent, dans l'axe entre les deux chaises, le petit banc recouvert de la nappe pliée encore humide de ma salive, quand j'avais crié, geint et imploré mes Tourmenteuses pendant les précédentes fessées. Elles s'assirent sur les chaises, face à face, retroussant leurs blouses et leurs tabliers pour placer une cuisse de l'une entre celles de l'autre, et réciproquement. Puis elles rabattirent leurs deux tabliers sur leurs quatre cuisses.

- "Approche un peu, bébé cochon, vient sur nos genoux", dit ma grand-mère.

Je m'avançais et, à peine à leur porter, elles m'empoignèrent pour me coucher sur leurs genoux, ma tête venant sur le petit banc prévu à cet effet. Je ne sais laquelle des deux troussa ma blouse de contention, pas plus que je ne sais laquelle bloqua ma taille et laquelle bloqua mes cuisses. Je n'eus pas le temps de réfléchir, leurs deux mains s'abattaient alternativement sur mes fesses. J'étais complètement impuissant, non seulement à cause de la camisole de force, mais encore parce que mes cuisses étaient bloquées par une main ferme. Les deux femmes, comme des lavandières battant le linge à la rivière, battaient mes fesses en cadence, posément, malgré mes petits cris de douleur. Elles bavardaient tranquillement en me fessant.

- "Tu as vu comme son cul est bien bombé!"

- "Et comme il prend de jolis couleurs..."

- "Il n'a pas encore pleuré..."

Je n'avais pas encore pleuré, mais je n'arrivais plus à me retenir, j'abandonnais toute pudeur, et je me mis à les supplier d'arrêter, à demander pardon de je ne sais quoi, en pleurant à chaudes larmes. La nappe sur laquelle était mon visage était mouillées de mes pleurs, je n'en pouvais plus.

- "Je crois, que la fessée est finie, non, Colette?", dit ma grand-mère.
- " Notre bébé cochon peut nous remercier, alors."
- " Tu as compris, bébé cochon? Répète après moi: Merci Mamie et Tatie pour cette bonne fessée."
Et elle ajouta, vicieusement, " J'attends. Répète dix fois de suite et en vitesse!"
- "Merci Mamie et Tatie pour cette bonne fessée".
Ma grand-mère éclata de rire et répondit de sa voix la plus douce: "De rien, mon cœur, tout le plaisir est pour moi."
- "Continue, mon bébé cochon", dit froidement ma tante.
- "Merci Mamie et Tatie pour cette bonne fessée".
Clac, fit une main sur mes fesses: -"De rien, mon cœur, tout le plaisir est pour moi", dit ma tante.
- "Merci Mamie et Tatie pour cette bonne fessée".
Clac,
- "De rien, mon cœur, tout le plaisir est pour moi."
Et je dus ainsi remercier dix fois, prenant à chaque fois une claque supplémentaire sur mon postérieur en feu.
Puis mes deux fesseuses me relevèrent, ma grand-mère essuya mes larmes avec un torchon, et moucha, avec le même torchon, mon nez qui coulait. Je regrettais le temps où j'étais attaché dans le lit, mais je compris vite que cette période bénie était terminée.

Épisode 6 Mon cul est à elles

Troisième jour, fin de la matinée

A peine relevé de ma double fessée, qui était la troisième de la journée (et il était tout juste midi, je pense), je me mis à genoux, par réflexe de servilité, pour complaire à mes Tourmenteuses.

- "C'est bien, bébé cochon, je vois que tu connais ta place", dit ma grand-mère.

- "Mais tu ne vas pas rester comme ça", continua ma tante, "tu vas pouvoir t'asseoir".

Ouf, d'une part j'échappais au piquet, mais, d'un autre côté, m'asseoir sur mon cul rouge n'allait pas être facile. J'avais raison d'avoir peur.

Mes Tourmenteuses m'aidèrent à me relever, et me firent avancer, toujours le cul nu et la blouse de contention troussée, mais vers mon nouveau supplice.

Sur une chaise à accoudoirs, une sorte de fauteuil rustique, m'attendait un dispositif bizarre, qui ne pouvait sortir que d'un esprit sadique et pervers. Le siège était couvert d'un épais paillason de plastique, je crois, vert, qui avait l'air neuf. Au milieu du paillason, par un trou qui avait été proprement percé, dépassait un plug rose, un peu bombé à la base, pas très gros, enfin, d'après ce que j'imaginais être un plug, de la taille d'un tout petit sexe d'homme, en tout cas. Il était luisant de vaseline, j'en sentais la douce odeur.

- "Avance", dit ma tante, "penches-toi en avant, que je lubrifie ton petit-trou, bébé cochon!"

- "Mais", j'osais dire quelque chose, "je vais de voir m'asseoir là-dessus, Tatie?"

La main de ma grand-mère me força à me pencher en avant, pendant que ma tante me faisait écarter les jambes.

- "Mais on dirait que tu parles sans permission", dit ma grand-mère. "Mais bon, comme tu as parlé pour ta propre humiliation, pour cette fois, je te pardonne. Je vais mettre te mettre de la vaseline en plus de celle du plug, pour que tu n'aies pas trop mal."

Pendant qu'elle disait ça, le doigt de ma tante m'enduisait le trou du cul de vaseline, entre mes fesses bien écartées. Ma grand-mère me fit me redresser, et ma tante passa devant moi pour enduire de vaseline le plug rose qui m'attendait. Heureusement, elle en mettait une bonne quantité, me dis-je. Et je me fis la remarque que, déjà, j'acceptais cette nouvelle punition.

Ma grand-mère défaisait les sangles de la camisole de force et libérait mes bras. Elle avait compris que je ne résisterai pas. Avoir les bras ballants me fit le plus grand bien, et je m'abandonnais entre les mains des deux femmes, qui me firent faire demi-tour.

- "Tu as compris ce qui va t'arriver?" demanda ma tante.

- "Oui Tatie."

- "Tu vas t'asseoir sur cette chaise, avec le plug dans ton petit trou de cul, tu as compris ? " demanda ma grand-mère.

- "Oui Mamie, je vais m'asseoir avec le plug dans mon trou du cul".

- "Et le paillason va encore te faire mal aux fesses, mon bébé cochon, tu le sais ? " dit ma tante.

- "Oui Tatie, je vais avoir mal, je le sais. »

- « Et tu sais pourquoi nous allons te faire ça ? " dit ma grand-mère.

- "Non Mamie".

- "Parce que ton cul est à nous, mon bébé cochon", dit ma grand-mère, "ton cul est à nous, à ta mamie et à ta tatie, répète ! "

- "Mon cul et à vous, Mamie chérie, Tatie chérie, mon cul est à vous."

Sur cet aveu, les deux femmes me firent m'avancer vers la chaise, me retourner et, doucement, je dus m'asseoir. Elles guidèrent mon trou du cul qui, bien vaseliné, s'empala sans difficulté sur le godemichet. La sensation était différente du thermomètre, bien sûr, qui était bien plus fin, et de la canule à lavement, qui était plus grosse, mais d'un diamètre régulier. Là, on sentait bien, enfin, je sentais bien, que le godemichet était fait non pas pour faire mal, mais pour donner de l'embarras, de la gêne. Mon trou du cul était un peu dilaté, pas trop, une fois que le godemichet était renté, mais le renflement occupait bien l'intérieur de mon rectum.

J'étais toujours sur mes jambes, mon cul n'était pas encore totalement descendu, je redoutais le contact du paillason.

Ma grand-mère vit mon hésitation :

- "Alors, bébé cochon, tu comptes rester comme ça toute la journée ? Assieds-toi, et vite ! Ou tu préfères que ta tante et moi nous te faisons asseoir de force ?"

Je dus obéir et, précautionneusement, je fis descendre mes fesses cuisantes sur le paillason de plastique.

Après la douleur des claques de la fessée, être assis sur une multitude de petites pointes, tout le poids des fesses s'écrasant cruellement sur cette surface irritante, était une sensation désagréable, sans être vraiment douloureuse. J'essayais de ne pas bouger, pour éviter que les frottements ne m'irritent encore plus.

- "Voilà" dit ma grand-mère, "comme ça, tu vas bien garder la rougeur sur tes fesses. Colette, attache-lui les chevilles, tu te baisses plus facilement que moi."

Ma tante s'accroupit devant moi, posa mes pieds nus bien à plat sur le sol, et m'attacha les chevilles aux pieds de la chaise avec des torchons. Pendant ce temps, ma grand-mère m'attachait de la même façon, avec de solides torchons, les mains dans le dos de la chaise. Leurs mouvements me faisaient un peu bouger sur le paillason, et chaque mouvement me cuisait les fesses et me faisait sentir le godemichet. Je dois avouer que cette dernière sensation n'était pas désagréable.

- "Te voilà bien attaché, bébé cochon", dit ma tante, "si nous déjeunions, maman ? Je commence à avoir faim, j'ai jeûné tôt ce matin pour être vite là..."

- "Mettons-nous à table, notre bébé cochon ne risque pas de nous jouer un mauvais tour, il est bien attaché."

- "Et il est puni sans que nous ayons à faire quoi que ce soit."

Troisième jour, midi

Je commençais moi aussi à avoir faim, je pensais que mes bourrelles allaient me faire manger... Mais non. Ma grand-mère se pencha vers moi et m'embrassa sur la bouche, pointant légèrement sa langue entre mes lèvres. Ma tante fit de même, mais sa langue força ma bouche pour un baiser baveux. A peine m'avait-elle laissé le goût du baiser que ma grand-mère me fourrait la tétine bâillon dans la bouche, l'attachait derrière ma nuque, et rabattait sur mes yeux la partie supérieure du bonnet ridicule que je portais. Cette pièce de tissu avait été munie de liens, qu'elle resserra derrière ma nuque, comme un bandeau.

Je ne voyais plus rien, j'avais la tétine en bouche, le godemichet dans le cul, les fesses cuisantes au moindre mouvement, ridicule, impuissant, humilié par deux mégères.

Sans aucunement s'occuper de moi, je les entendis mettre le couvert, se mettre à table, manger, en bavardant de tout et de rien, même pas de moi, d'ailleurs. A un moment, j'entendis sonner, ma grand-mère ouvrir la porte et sortir récupérer le colis. Je suppose que, pour déjeuner, elle avait enlevé son tablier de caoutchouc. Quoi que... à la campagne, ça n'étonnait personne. Je les entendis

déballer le colis en buvant le café. De toute évidence, il contenait des choses qu'elles allaient utiliser avec moi. Pour l'instant, les entendre manger avait ravivé ma faim. Heureusement, j'entendis ma grand-mère dire :

- "Allez, ma fille, il est temps de nourrir notre bébé cochon."

Elles s'approchèrent de moi et enlevèrent mon bandeau. Elles n'avaient plus leurs tabliers, mais ma tante était toujours impressionnante. Sa tenue de religieuse était complétée par un pendentif de cuir sur une cordelette blanche. Il ressemblait à une croix, mais c'était, en miniature, un instrument de fessée, large lanière, montée sur un tout petit manche de bois en forme de croix.

- "Tu regardes mon pendentif, bébé cochon ?", dit ma tante. « Ça s'appelle un strap, je me demandais si, comme nom de dominatrice, je ne vais pas prendre en anglais Sister Strap, en français Sœur Sévices".

- "Colette, ma chérie, ne fais pas peur à ce petit, tu ne vas pas jouer avec lui à la Tourmenteuse Inquisition, quand même ! Pour le moment, tu vas m'aider à lui donner à manger."

Ma grand-mère roulait à côté de moi une petite desserte et pris dessus, tout d'abord, le biberon géant que je connaissais déjà. Tante Colette enleva mon bâillon tétine, et grand-mère me mit la vraie tétine, celle du biberon, dans la bouche. C'était une tisane sucrée, pas mauvaise...

- "Allez, mon bébé cochon", dit ma grand-mère, "il faut tout boire d'abord si tu veux manger."

- "Tu lui mets toujours la même chose, maman ?"

- "Moins de tisane calmante qu'au début, puisque tu es là pour m'aider à le surveiller, je n'ai pas besoin qu'il dorme autant. Toujours un décontractant musculaire, pour qu'il reste faible, et un peu de diurétique."

En entendant ces paroles, j'arrêtais de téter. Elle me droguait pour que je sois à sa merci, enfin, à leur merci maintenant.

- "Continue de téter, bébé cochon, sinon nous allons nous fâcher. De toute façon, tu l'as bien vu, rien de tout ça ne te fait du mal, au contraire."

- "Maman", dit ma tante, "je vais lui faire comprendre l'obéissance par le fondement."

Elle se baissa et récupéra, sous la chaise, une poire au bout d'un tuyau, une poire de caoutchouc rouge, avec un petit bouton près de la jonction avec le tuyau. Elle brandit la poire devant moi et, doucement, la pressa. Je sentis, dans mon cul, quelque chose se gonfler, et je compris que le petit godemichet sur lequel j'étais assis pouvait être gonflé avec la poire... De peur, je tétai goulument le biberon de tisane, quoi qu'il contienne et, en deux minutes, je bus le litre entier de la préparation grand-maternelle.

J'avais toujours un peu faim, mais ma grand-mère y avait pensé. Elle reposa le biberon sur la desserte, et y pris une grande casserole dont elle ôta le couvercle devant moi :

- "Voilà, bébé cochon, un repas spécial pour toi, de bonnes fibres pour dégager tes intestins paresseux."

La casserole contenait des légumes bouillis, peu appétissants, sans l'agréable odeur qui, d'habitude, était la marque de sa cuisine.

- "C'est un mélange d'épinards, de blettes, de chou vert et de salade, tout ça longuement bouilli. Si avec ça tu ne fais pas caca, ce sera vraiment de la mauvaise volonté. Je vais les mettre dans une assiette, les couper, et te les faire manger avec la cuillère en bois."

Elle avait dû se rappeler de tout ce que je n'aimais pas quand j'étais petit, et le mettre ensemble. Les souvenirs qui revinrent en moi me poussèrent à la révolte.

- "J'en veux pas !

- "Quoi ? Qu'est-ce que j'entends ? Mon bébé parle sans autorisation ? Et pour refuser quelque chose."

- "Non, j'en veux pas de ces cochonneries, laissez-moi tranquille, je ne suis pas votre bébé", dis-je, sans réfléchir.

Ma grand-mère reposa la casserole et, tranquillement, me mit deux paires de gifles, assez fortes pour me faire bouger sur la chaise. En plus de la douleur de mes joues, le paillason sur lequel j'étais assis se rappela à moi par une insupportable démangeaison des fesses. Ma tante me montra la poire :

- "Je vois que tu n'as pas compris, bébé cochon, je vais te faire comprendre, moi !"

En quelques pressions de sa main, je sentis le godemichet, qui jusqu'à présent n'était qu'une gêne pas si désagréable, devenir un instrument de punition, de torture, me gonflant le rectum de manière insupportable.

- "Non, pitié, non, je serai gentil, je vais tout manger."

- "C'est bien, je vois que tu comprends", dit ma grand-mère. "Ta mamie va te donner à manger, et tu ne refuseras rien, crois-moi, le livreur vient de nous apporter ce qu'il faut, je viens de le rincer, nous allons l'essayer."

Elle alla chercher quelque chose sur la paillasse de l'évier, et revint, un torchon à la main duquel on voyait dépasser des bouts de plastique. Elle termina de l'essuyer et me montra l'objet.

C'était un entonnoir de plastique transparent, d'assez grand diamètre, relié à un tuyau transparent aussi, le tuyau faisait une vingtaine de centimètres de long et au moins deux centimètres de diamètre. Le tuyau arrivait dans un anneau de plastique fixé à une sangle de caoutchouc.

- "Ta tante l'a commandé en Allemagne, un site spécialisé dans les articles bizarres. Cet entonnoir sert, surtout, aux homosexuels qui aiment se faire pisser dans la bouche, mais aussi pour le gavage." Sentant que j'allais résister, elle me pinça le nez pour me forcer à ouvrir la bouche, et ma tante Colette rentra l'anneau dans ma bouche, il avait une gouttière pour les dents, et elle attacha la sangle sur ma nuque. L'entonnoir pendait au bout du tuyau, comme une trompe. L'anneau était à peine plus grand que le tuyau, il ne m'écartelait pas la bouche, pas plus, d'ailleurs, que le godemichet ne m'écartelait le trou du cul. Mais les deux extrémités de mon tube digestif ne m'appartenaient plus. Non seulement j'étais assis sur un paillason, enculé par un godemichet bien gonflé, mais en plus j'allais être gavé.

Ma grand-mère alla chercher un moulin à légumes à l'ancienne. Assise devant moi, elle posa un saladier dans son grand tablier, mis le moulin dessus, avec son trépied. Ma tante pris une louche de légumes, la versa dans le moulin, ma grand-mère tourna la manivelle. Les légumes étaient réduits en bouillie, louche après louche. Et je voyais bien que tout cela allait finir dans mon estomac. J'aurais dû fermer les yeux, mais je regardais, fasciné par le spectacle. Je savais bien qu'elles le faisaient durer, pour mon humiliation, mais il fallait que je regarde, j'étais faible, j'acceptais cette humiliation comme tout le reste, et ce que je voyais me faisais oublier la cuisson du paillason sur mes fesses, et la pression du godemichet gonflé dans mon cul.

Puis, quand tous les légumes furent réduits en bouillie, ma grand-mère posa le moulin sur la desserte, se leva avec le saladier et la louche. Ma tante leva l'entonnoir à la hauteur de mon regard, le tuyau tendu, en légère pente.

Ma grand-mère versa dans l'entonnoir la première louche de bouillie verdâtre. Je la vie couler, descendre dans le tuyau, je la sentis envahir ma bouche, c'était tiède, c'était fade, c'était franchement dégueulasse. Ma tante relevait progressivement l'entonnoir, pour que la bouillie descende bien dans ma bouche. Les yeux levés vers mes Tourmenteuses, le regard suppliant et soumis, je déglutis les premières bouchées. Les deux femmes faisaient des remarques humiliantes :

- "Il ne peut rien faire, il est à notre merci."

- "Ça va lui faire beaucoup de bien, les épinards, les blettes, le chou, la salade cuite..."

- "La cuisine de mamie, c'est bien meilleur que les pots et les bouillies de commerce."

- "Comme il a le cul bouché, on peut lui en donner plusieurs kilos, ça ne risque pas de ressortir."
A la quatrième louche, je commençais à pleurer, mais mon supplice continuait. Ma grand-mère mettait une louche de bouillie de légumes, la bouillie coulait doucement, ma tante relevait l'entonnoir progressivement pour que tout descende, elle baissait l'entonnoir, petite pose, nouvelle louche... Je dus bien prendre, je ne comptais pas, une douzaine de louches. J'étais gavé, mon estomac absorbait quand même, et, chose curieuse, alors que je m'attendais à vomir, non, rien, je mangeais. Comme un cochon qu'on engraisse...

Épisode 7 Harnais et lèche-derrrière

Troisième jour, début de l'après-midi

Ma tante, enfin, leva l'entonnoir pour la dernière fois, et je déglutis les dernières bouchées de la bouillie fadasse. Mon estomac était bien plein, mon cul aussi, d'ailleurs. Ma tante dit :

- "Voilà, maman, il a tout mangé."
- "Ça ne le fera pas grossir, il n'y a que des fibres..."
- "Oui, mais c'est dommage que les vitamines soient restées dans l'eau de cuisson. Tu l'as gardée ?"
- "Elle est encore dans la marmite, je vais la verser auprès des plantes...", dit ma grand-mère, qui continua "non, Colette, tu crois ?"
- "Je crois, maman, que ce serait bête de la gaspiller. Tu me tiens l'entonnoir, je vais la chercher..."

Elle donna l'entonnoir, toujours branché sur ma bouche, à ma grand-mère, et revint avec la marmite, qu'elle posa sur mes genoux. Le poids me fit bouger sur le paillason, et les poils de plastique me brûlèrent parce que j'avais bougé de quelques millimètres. Je me dis que, finalement, heureusement que le godemichet qui m'enculait limitait mes mouvements.

Cette fois, c'est ma grand-mère qui tenait l'entonnoir, et c'est ma tante qui puisait l'eau de cuisson avec la louche et la versait dedans. Je ne pus pas faire autrement que de boire l'eau, à peine tiède ; elle devait avoir le goût des légumes bouillis, mais je ne le sentais plus, tellement j'en avais avalé, des légumes. Je bus, l'eau descendait dans mon estomac qui se gonflait, je devais avoir mangé presque un kilo de bouillie de légume, combien pouvait-il y avoir d'eau de cuisson ? Je fermais les yeux, pour ne plus voir ce qui se passait, pour ne plus voir ces deux femmes, pour lesquelles j'avais toujours eu de l'affection, devenir mes Tourmenteuses, l'une en blouse de ménage, l'autre en fausse religieuse, dans leurs tabliers de caoutchouc.

Je me demandais si mon estomac allait exploser, mais je savais bien qu'elles s'arrêteraient juste à temps, que je ne risquais rien, rien que cette sensation de gêne, de ballonnement, de gonflement. Je fermais les yeux, je ne les rouvris que quand je sentis qu'on enlevait la marmite de mes genoux. C'était fini ! Non, ce n'était pas fini, ma tante, soulevant la marmite avec les deux poignées, versait dans l'entonnoir les dernières gouttes...

Enfin, avec un grand sourire, pendant que ma tante allait reposer la marmite, ma grand-mère enleva l'abominable bâillon entonnoir. Ma soumission était assez bien avancée pour que je sois éperdu de reconnaissance :

- "Merci, mamie chérie."

Ma tante dit, en revenant :

- "Je vois que notre bébé cochon est redevenu gentil, je crois qu'on peut dégonfler le godemichet et le détacher".

Elle prit la poire, appuya sur la valve, et, en un instant, mon cul retrouva non pas sa liberté, mais son aise. Pendant ce temps, ma grand-mère défaisait les liens qui m'attachaient les mains au dos de la chaise, puis ma tante se baissait pour me détacher les pieds.

- "Tu peux te lever, nous allons t'aider", dit ma grand-mère.

Je me soulevais légèrement sur mes appuis, la douleur du paillason se transforma en une simple démangeaison, mais le godemichet, pas tout à fait dégonflé, m'empêchait d'aller plus haut, et je retombais sur la chaise. La douleur fut pire que la première fois que je m'étais assis. Ma tante m'attrapa sous les aisselles. Fit-elle exprès ou pas ? Son aide me fit à nouveau frotter sur le paillason, et je poussais un petit cri de douleur, avant que, vigoureusement, elle ne m'empoigne et m'arrache au godemichet.

- "Merci Tatïe."

Je ne sais pas si mes remerciements venaient de ma lâcheté et de la peur d'une autre punition, de l'affection que, malgré tout, je portais à ma tante et à ma grand-mère, ou du plaisir que j'avais à être humilié et tourmenté.

- "Mais de rien, mon bébé cochon, tu es encore bien faible pour te lever tout seul", dit ma tante. "Maman, on lui met le harnais que nous venons de recevoir ? Il doit être sec."

De toute évidence, les deux femmes faisaient une paire parfaite dans le genre "good cop, bad cop", ma grand-mère étant du côté de la tendresse et ma tante du côté de la sévérité. Mais, pour le vice, elles étaient au même niveau.

Elles m'enlevèrent la ridicule blouse de contention que je portais depuis mon lever, et je me retrouvais, debout, nu, un peu faible sur mes jambes (les tisanes décontractantes de grand-mère étaient surtout ramollissantes) devant ces deux femmes encaoutchoutées dans leurs tabliers d'abattoir.

Le colis qu'elles avaient reçu à midi était sans doute plein de choses. Ma tante et ma grand-mère avaient dû le déballer, et, soigneuses, laver leurs achats (enfin, mes achats, puisqu'elles payaient avec ma carte bleu) avant leur première utilisation, puisque j'avais découvert le bâillon entonnoir quand elle le séchait dans un torchon de cuisine.

Ma tante avait en même un ensemble de pièces de caoutchouc blanc qui formaient un harnais, qu'elle mit en place sur mon torse. Une large sangle faisait le tour de ma taille, une autre passait sous mes aisselles. De chaque côté, une sangle verticale les réunissait et passait sur mes épaules. Ces sangles étaient réunies, sur ma poitrine et dans le dos, par une plaque de caoutchouc souple qui portait, en rose, l'inscription "Erwachsenes Babyschwein", avec le dessin d'un cochon. Les sangles étaient réglables, ma tante les ajusta, sans serrer, heureusement, sur mon ventre gonflé par la bouillie et les litres d'eau que j'avais du boire, et sur ma poitrine. Plusieurs anneaux de métal, fixés sur les sangles, permettaient, sans doute, d'immobiliser le porteur.

- "Tu sais ce qui est marqué ? Ça veut dire grand bébé cochon c'est ce que tu es". Ce harnais coûte cher, mais il est bien pratique. Et tu vas voir, ce n'est pas finir..."

Ma grand-mère avait en main la suite du harnachement. Une sorte de gouttière de plastique rose, en forme de "U", avec une découpe au centre. Ma tante la mit entre mes cuisses, ma quéquette passait dans la découpe, les branches du "U", rembourrées sur les côtés, ouvraient largement mon entrecuisses, pas douloureusement, mais d'une manière gênante qui, de toute évidence, m'empêcherait de marcher normalement. Elle boucla l'écarteur de jambe sur la sangle inférieure du harnais. Mon trou du cul était presque ouvert, ma quéquette pendait entre mes jambes, enfin, pas pour longtemps. Ma grand-mère passa à ma tante une sorte de petite passoire de plastique rose, enfin, une coque ovale percée de trous, et ma tante ajusta la coque sur l'écarteur de jambe. Ma quéquette était dedans, bien à l'aise, pas serrée du tout, la coque était assez grande, même, pour que je bande dedans ; mais il m'était impossible de me toucher. Je me laissais harnacher ainsi, tout nu devant les deux femmes, avec juste mon ridicule petit bonnet sur la tête. Que faire d'autre ? Ma grand-mère prit la quatrième et dernière pièce de l'équipement, et la donna à ma tante qui me la brandit sous le nez. C'était une sangle de caoutchouc rose, très mince, qui portait un petit plug rose, déjà luisant de vaseline.

- "Et ça, bébé cochon, c'est encore une petite saucisse de caoutchouc qui va rentrer dans ton petit cu-cul, et tu sais pourquoi ? A qui il est, le petit cu-cul de notre bébé cochon ?"

Que faire, que répondre ?

- "Mon petit cu-cul est à ma mamie adorée et à ma tatie chérie."

- "C'est bien", bébé cochon, dit ma grand-mère, tu es gentil, nous ne serons pas obligées d'être trop méchantes avec toi, juste sévère comme il faut. Alors, tu veux que ta mamie t'encule, bébé cochon ?"

- "Oui, Mamie, encule-moi s'il te plaît."

Ma grand-mère, délicatement, rentra le petit plug dans mon trou déjà ouvert et lubrifié, et ma tante ajusta la sangle, devant à la coquille, derrière, passant dans ma raie culière, à la sangle inférieure du harnais.

Puis les deux femmes me prirent en poids, sous les aisselles, et me portèrent, comme une plume, jusqu'à mon lit. Couché sur le dos, jambes écartées, je ne pouvais même pas me retourner. Pour la forme, elles passèrent deux sangles dans les anneaux du harnais pour les attacher aux barreaux, me recouvrirent du drap de caoutchouc.

- "Pas besoin de lui mettre les mouffles", dit ma grand-mère, "il ne risque pas de se branler, ce petit cochon."

Et elles me laissèrent comme ça, après m'avoir, quand même, mis le bâillon tétine en bouche.

Je m'endormis, sous l'effet de la « tisane », qui devait être un véritable soporifique, pour le réveiller, naturellement, après un cycle de sommeil. Au réveil, ma position inconfortable se rappela à moi, ainsi qu'une envie de pisser, normale avec tout ce que mes deux Tourmenteuses m'avaient fait boire.

Ma grand-mère, toujours attentive, avait vu que je m'étais réveillé. Elle se pencha vers moi, je remarquai qu'elle n'avait pas son grand tablier, mais seulement sa blouse, et m'enleva la tétine.

- "Mon bébé cochon est réveillé, tu n'as besoin de rien, mon chéri ?"

- "Je voudrais faire pipi, Mamie chérie..."

- "Pas tout de suite, mon amour, ta tatie et moi avons préparé de nouveaux sévices pour toi."

Elle disait "sévices" comme elle aurait dit n'importe quelle occupation...

J'entendis des bruits métalliques et ma tante qui disait :

- "Laisse-le au lit encore cinq minutes, maman, j'ai fini, je range l'escabeau et je remets ma robe de Sœur Sévices."

Je me demandais ce qu'elle avait pu faire pendant que je dormais. Cinq minutes après, mon harnais détaché, à genoux sur le drap du caoutchouc de mon lit à barreaux, agrippé à ces mêmes barreaux pour me tenir debout malgré l'écarteur de jambes, je compris de quoi elle parlait.

La grande pièce à vivre, cuisine, séjour, de la maison de grand-mère, était aménagée dans une grande ferme très bien restaurée, et mon grand-père avait tenu à lui garder tout son cachet. Le plafond était tenu par de grandes poutres de chêne, qui avaient servi à pendre les jambons. Chaque poutre avait donc, à intervalles réguliers, des crochets de fer noir, solidement vissés dans le bois, qui auraient pu soutenir un cochon tout entier. Quelques-uns avaient été utilisés pour y pendre les lustres, les autres étaient libres. A un de ces crochets, au centre de la pièce, ma tante avait pendu un petit palan électrique, branché sur une des boîtes de dérivation que mon grand-père avait eu la précaution de faire fixer, discrètement, sur chaque poutre. Ma tante avait en main la télécommande du palan, et faisait monter et descendre le crochet, à petite vitesse, pour avoir le dispositif bien en main. Un deuxième crochet était fixé à moins d'un mètre, avec un deuxième palan.

Pendant ce temps, ma grand-mère passait une chaîne fine dans les anneaux de mon harnais, en bas, en haut, devant, derrière, et réunissait les extrémités avec un mousqueton. Je me laissais faire sans rien dire, qu'aurais-je pu faire d'autre ? Ma tante arriva avec le crochet du palan, toutes deux me prirent en poids pour me poser par terre, et passèrent le crochet dans le mousqueton. Puis ma grand-mère prit un torchon et, avec, m'attacha, sans trop serrer, les mains au mousqueton qui, avec la longueur de la chaîne, était au-dessus de ma tête.

Ma tante appuya sur un bouton de la télécommande, la chaîne du palan se tendit et me tira, au sol, sur les deux ou trois mètres qui me séparaient de l'aplomb du palan. Le harnais était bien conçu, la traction était répartie sur tout le haut de mon corps, c'est, sans doute, ce que ma tante voulait vérifier. Arrivé sous le palan, après quelque seconde de pause, elle appuya à nouveau sur le bouton,

et je fus tiré vers le haut plafond, comme une carcasse à l'abattoir, mes pieds à vingt ou trente centimètres du sol.

- "Tu vois, Colette, autant le harnais est bien, autant l'écarteur de jambes, il faut lui enlever..."

- "Tu as raison, maman, je l'enlève. Je lui remets un plug dans le cu-cul ?"

- "Non, laissons-lui le cul libre à l'intérieur, à notre bébé cochon, il va suffisamment souffrir de hors avec le lèche-fesses."

Ma tante déboucla l'écarteur de jambes, libérant ma quèque de la coque de plastique, et m'enleva le petit plug. Autant ceci ne changeait rien pour ma quèque, qui était à l'aise dans la coque, autant mon anus sentit la différence. Libéré, délivré, sans contrainte... Quand ma tante enleva l'écarteur de jambes, je pus reprendre une position normale, toujours suspendu, mais les jambes libres. Ma tante fit descendre le palan jusqu'à ce que mes pieds soient à deux centimètres du sol. C'était horrible, j'étais suspendu, je cherchais désespérément un appui, ne serait-ce que sur les orteils, mais je ne faisais que gigoter, me balancer, tourner sur moi-même. Je devais être ridicule, ainsi suspendu, mains attachées au-dessus de ma tête, même si ce n'était pas vraiment douloureux. Ma grand-mère revient avec deux solides martinets de bazar.

- "Eh oui, bébé cochon, c'est ça que nous appelons lèche-fesses, un bon vieux martinet des familles. Tu vas voir comme c'est bon quand je te lèche les fesses avec. Les fesses ou autre chose, d'ailleurs..." Elle passa derrière moi.

Je perçus un mouvement, puis un choc sur ma fesse droite signalé par un bruit sec de claquement. Tiens ! Cela faisait moins mal que prévu ! m'étonnais-je plutôt rassuré.

Puis un autre petit choc survint sur ma fesse gauche. Même sensation de pincement suivie de picotements qui faisaient échos à ceux de la fesse droite qui reçut un nouveau coup. Cette fois, les picotements se firent plus intenses comme s'ils voulaient s'installer pour durer à l'intérieur de ma fesse. Ma fesse gauche eut la même dose. J'avais compté quatre coups de martinet en tout et ce n'était pas si méchant que ça. J'avais eu tort de m'affoler.

Ma tranquillité fut éphémère car les cinglées continuaient mais appliquées avec une force croissante. Les picotements qui s'étaient accumulés se transformaient en piqûres d'aiguilles qui par centaines pénétraient profondément mes chairs. La douleur était moins envahissante que celle produite par les claques d'une main épousant la surface entière d'une fesse, mais plus virulente, plus tenace. J'étais pendu, les bras en l'air, je ne pouvais pas faire quoi que ce soit pour m'échapper. Les coups étaient suffisamment espacés pour me permettre de gémir puis d'avalier une bouffée d'air avant le coup suivant. Ma tante expliquait à ma grand-mère comment retenir le martinet pour donner aux lanières un effet plus cinglant sans forcer l'allure du coup. Et de fait, j'avais l'impression que chaque coup fendillait ma peau sans la brutaliser y laissant des sillons brûlants.

Puis il y eut un changement de fesseuse, et c'est ma tante qui prit le relais. Au lieu de fouetter une fesse après l'autre, les lanières enveloppaient les deux joues fessières d'une même retentissante cinglée qui installa une sensation durable de brûlure dans toute ma croupe. La cuisson produite était intenable, m'arrachant des cris à la place des gémissements. En réaction, je soulevais mes jambes dans le vide l'une après l'autre.

- "On dirait que notre bébé cochon réclame que je lui marque ses cuisses. Ne le faisons pas attendre."

Et là, je découvris avec horreur la douleur particulièrement atroce d'une fouettée sur la peau tendre des cuisses. J'ignore comment j'ai pu la supporter, mais je me mis à implorer de toutes mes forces mes bourrelles. Tout ce que gagnais, c'est que les coups descendirent sur mes mollets, laissant un peu de répit à mes cuisses. Maintenant, les deux femmes frappaient chacune à leur tour, lentement, en me tournant autour, le martinet à la main. Ma grand-mère, dans sa blouse à carreaux,

m'apparaissait telle que je l'avais vue dans mon enfance. Ma tante, dans sa robe de Sœur Sévices, était l'image même du châtiment.

Je gémissais, je criais, mais la maison était isolée, il n'y avait personne pour m'entendre. Je demandais pardon, je demandais pitié, mais tout ce que je pouvais dire ne faisais que les amuser. Les coups étaient plus espacés, mes fesseuses faisaient des commentaires sur les marques qui apparaissaient de mes fesses à mes mollets. Ma tante, qui avait gardé la télécommande du palan, me fit même monter pour avoir mes mollets à la hauteur des yeux et regarder, sans avoir à se baisser, l'effet de leurs coups.

Mon supplice dura, je pense, entre un quart d'heure et une demi-heure.

- "Voilà, mon bébé cochon", conclut ma grand-mère, "tu as fait connaissance avec le martinet, que nous appelons, pour les bébés comme toi, le lèche-derrière, mais que tu peux appeler ta copine Martine, et, crois-nous, tu le retrouveras souvent, avec ses amis le fesse cu-cul et le pleure-bébé."

Et, me laissant pendu, elles reposèrent les martinets et se firent tranquillement un petit café.

Épisode 8 Pipi

Troisième jour, milieu de l'après-midi

J'étais toujours pendu par le harnais, à quelques centimètres au-dessus du sol, les fesses, les cuisses et les mollets cuisants d'avoir reçu le martinet. Mes larmes séchaient, la douleur s'apaisait, laissant la place à ce que j'avais oublié pendant mon supplice : l'envie de faire pipi. Heureusement, je n'étais pas bâillonné.

- "Mamie, tatie, s'il vous plait, j'ai besoin de faire pipi."

- "Ah oui, c'est vrai", dit ma grand-mère, "avec toute l'eau de cuisson des légumes que tu as bue, tu dois avoir la vessie pleine, mon bébé cochon..."

- "Eh bien", dit ma tante, "tu attendras notre permission, tu feras pipi quand on te le dira, et gare à toi sinon !"

- "Colette", dit ma grand-mère, "s'il n'arrive pas à se retenir, ce gros cochon, il va mouiller ma cuisine. Je vais chercher une bassine."

Ma grand-mère alla prendre une grande bassine de tôle, large et peu profonde, qu'on utilisait, dans le temps, pour faire tremper la lessive, une bassine avec deux poignées. Elle la posa au sol à côté de moi. Ma tante, avec la télécommande, m'a remonté, le temps que ma grand-mère pousse la bassine sous moi, puis me redescendit, laissant mes pieds bien à plat sur le sol, avec même une trentaine de centimètres de mou. Ouf, je n'étais plus pendu, elles allaient me détacher. Ma tante libéra mes mains du torchon qui les attachait :

- "Et n'en profite pas pour te toucher la quéquette, bébé cochon", dit-elle en riant.

Je me frottai les fesses, essayant de calmer la cuisante douleur infligée par mon amie Martine, comme elles disaient. Je ne sais pas ce qui se serait passé si j'avais touché ma quéquette, j'aurais sans doute pissé tout de suite.

- "Je peux aller faire pipi, alors ?"

- "Bien sûr que non", répondit ma grand-mère, "tu n'as qu'à te retenir jusqu'à ce que ta tante et moi ayons le temps de nous occuper de toi."

Et elle se rassirent pour continuer à boire leur café en bavardant à voix basse, à quelques mètres de moi. Je voyais bien qu'elles me surveillaient et se moquaient de moi.

L'envie de faire pipi me faisait oublier la douleur de mes fesses, de mes cuisses, de mes mollets. Ma vessie était pleine à craquer, elle pressait sur tout l'intérieur de mon ventre. J'essayais de prendre une position que me permette de tenir. Jambes écartées ? Cuisses serrées ? Genoux pliés ? Jambes en extension ? J'essayais tout, sans succès, sous le regard de ma grand-mère et de ma tante.

Que voulaient-elles ? Que devais-je faire ? J'essayai de réfléchir.

De toute évidence, j'allais finir par pisser, et elles allaient finir par me punir, je ne sais pas comment. La question était alors de me retenir, ou de me laisser aller tout de suite. Je pesai le pour et le contre. Elles prenaient plaisir à me voir me tortiller pour garder mon pipi le plus longtemps possible. Si je me lâchais tout de suite, j'allais les priver du plaisir de voir mon humiliation, et leur donner une bonne raison de me punir sévèrement. Mais plus je tenais longtemps, plus elles riraient de moi, plus je pouvais échapper à une punition sévère. Comme je l'avais fait déjà, je rentrais dans leur jeu, et j'exhibais devant elles ma souffrance et mon humiliation. Et, je dois le dire, quelque part au fond de ma tête, au-delà du calcul, je prenais plaisir à cette souffrance et à cette humiliation.

Ainsi, je me tortillais, je changeais souvent de position, dans les limites de ce que me permettait le harnais et la chaîne, en haut, et les bords de la bassine, en bas.

- "Mamie, mamie chérie, je t'en supplie, laisse-moi aller faire pipi..."

- "Je t'ai dit tout à l'heure, bébé cochon..."

- "Ma tatie, pitié, ne soit pas méchante comme mamie, j'ai trop envie, je n'en peux plus..."

- "Voyons, bébé cochon, tu as entendu ta grand-mère, c'est elle qui commande ici..."

Et je gigotais, je me tordais, je grimaçais, je pleurnichais pendant qu'elles riaient de moi. Je serrai les jambes, je plaquais mes mains sur mon bas-ventre pour me retenir. Puis j'essayai autre chose, écarter les jambes, me relaxer, me tenir bien droit. Mais rien n'y faisait, quelle que soit ma position, ma vessie était pleine à craquer.

Et en même temps, au milieu de la pression de ma vessie, il montait une sorte de plaisir à l'intérieur de moi, le même genre de plaisir que celui que me procurait le plug dans le derrière. Et ce plaisir physique, mêlé à la douleur, qui restait raisonnable, se conjugait avec le plaisir psychologique de l'humiliation, du spectacle que je donnais, nu, entièrement rasé, attaché debout dans une bassine, gigotant comme une petite fille au lieu d'être l'homme viril que j'étais avant.

Si excitante que soit pour moi mon humiliation, l'impérieuse loi de la nature prit le dessus et, malgré mes tortillements et mes gémissements de pucelle, je finis par me pisser dessus. De ma quéquette molle coulèrent quelques gouttes, puis un jet continu qui fit résonner la bassine en y tombant directement, ou qui coulait sur mes cuisses, que j'avais vite resserrées pour éviter que le pipi ne coule à côté de la bassine. L'odeur âcre de la pisse envahissait mes narines, et pas que les miennes :

- "Mais il pue la pisse, ce petit cochon", dit ma tante.

- "Nous sommes à la campagne, Colette, c'est une odeur naturelle. En tout cas, il s'est retenu longtemps, et pourtant il devait avoir envie."

- "C'est vrai, il nous a bien amusées, en tout cas, c'était un plaisir de le voir souffrir. Il doit aimer ça, j'en suis sûre."

La bassine se remplissait, je pissais, sans m'en rendre compte, sans rien pouvoir retenir, le liquide coulait sur mes cuisses serrées, sur mes mollets, mes pieds qui étaient déjà presque recouverts de ma pisse. Bêtement, je me demandais combien la bassine pouvait contenir, et si elle n'allait pas déborder. Enfin, ma vessie finit par se vider complètement.

- "Il s'est pissé dessus, ce bébé cochon", dit ma grand-mère, il en a plein sur lui..."

- "Je vais le remonter pour le sécher", dit ma tante.

- "Laisse-moi faire, Colette, je vais le sécher, j'ai plus l'habitude que toi, je l'ai fait à toi d'abord, et à lui aussi, d'ailleurs."

Actionnant la télécommande du palan, ma tante me fit monter à une dizaine de centimètres au-dessus de la bassine. Ma grand-mère enfila son grand tablier de caoutchouc blanc, prit des torchons et une petite cuvette de plastique, et s'approcha de moi.

Elle commença à me sécher avec les torchons, en commençant par ma quéquette, qu'elle essuya soigneusement, ainsi que mes couillettes, avec un mélange de douceur et de fermeté qui, immédiatement, me fit bander. Elle continua, du haut vers le bas, les fesses, le trou du cul, le pli entre les fesses et les cuisses. Quand un torchon était trop humide, elle le mettait dans la petite cuvette que ma tante, à côté d'elle, lui tenait, après avoir enfilé elle aussi son tablier de caoutchouc. Les cuisses, devant et derrière, frottant sur les marques cuisantes du lèche-fesses, les genoux, les mollets, qui étaient marqués devant et derrière par les lanières qui les avaient enveloppés. Puis les pieds, qui avaient trempé dans la bassine, essuyant bien les doigts, passant le torchon entre eux. Pour lui éviter de se baisser, et lui permettant de toujours travailler à la bonne hauteur, ma tante me remontait au fur et à mesure avec le palan. Quand je fus sec, les deux femmes me laissèrent pendu et enlevèrent la bassine, pour la poser derrière moi, sans doute sur l'évier.

Elles revinrent vers moi.

- "Je le redescends, maman ?"

- "Oui, mais doucement, voilà, doucement... Stop ! Je vais vérifier si tout est bien sec."

Ma quéquette et mes fesses étaient exactement à la hauteur de son visage. Elle me fit tourner, regarda mes fesses, passa le doigt sur les marques qu'elle m'avait laissées, me faisant frissonner. Puis elle écarta la raie de mon cul, vérifiant si elle était bien sèche au fond, appuya son doigt sur ma rosette, sans pour autant le faire rentrer. Par derrière, passant la main entre mes cuisses, elle caressa mes couillettes qui étaient toutes douces et toutes rasées.

Puis elle me fit tourner, ma quéquette à la hauteur de son visage, quéquette encore molle mais qui ne demandait qu'à se dresser. Elle s'en approcha, la renifla.

- "Il sent encore le pipi, ce bébé cochon."

Elle approcha sa bouche, m'embrassa la quéquette, gentiment tout d'abord, puis en y mettant de petits coups de langue.

- "Mais maman", dit ma tante, "tu ne vas pas le sucer ?"

- "Ma fille, d'abord, je fais ce que je veux. Ensuite, non, je ne vais pas le sucer, comme tu dis, mais il s'est retenu si longtemps, il nous a tellement fait rire avec ses gesticulations, ses tortillements et ses grimaces, qu'il a bien droit à une petite douceur avant sa punition."

Un dernier bisou, et ma tante me redescendit au sol, puis m'enleva le harnais, me laissant tout nu, à part, bien sûr, le ridicule bonnet rose qui ne me quittait plus.

Je n'allais pas rester nu bien longtemps, enfin, si on peut dire. Ma grand-mère avait en main un tablier en plastique transparent, jaune pâle, dont je voyais mal la forme. Je voyais mal la forme.

- "Tu veux mettre un tablier comme ta mamie et ta tatie, bébé cochon ?"

- "Oui Mamie", dis-je humblement, comme si j'avais une autre possibilité.

- "Maman, jette-le par terre, je veux qu'il ramasse son tablier à genoux."

Ma tante cherchait toujours un peu plus de perversité dans l'humiliation. Ma grand-mère jeta le tablier par terre, et je dus m'agenouiller pour le ramasser, puis me relever pour le mettre. C'était un tablier à bavette, il était long aux mollets, il ne se refermait pas sur mes fesses, et la bavette tenait par des bretelles croisées dans le dos, et la bavette, les bretelles, le bas du tablier étaient ornés de festons. Il était décoré de discrètes fleurs blanches, et il était parfaitement ridicule. Et j'étais moi aussi ridicule en le portant, d'autant plus qu'on voyait ma quéquette pendante à travers le devantier.

- "Je trouve le jaune un pisseux, non, maman ?" fit remarquer ma tante d'une voix moqueuse.

- "Ça ira très bien pour sa punition", répondit ma grand-mère. "Va à l'évier, bébé cochon."

La bassine de tôle pleine de mon pipi était posée sur la paillasse de l'évier. Sous la bassine, deux feuilles de papier essuie-tout et, sur le bord de l'évier, une petite cuillère.

Ma grand-mère m'attacha la main gauche dans le dos avec la ceinture de mon tablier de plastique.

- "Tu sais comment est ta tante Colette, elle voulait te fouetter pour avoir fait pipi sans notre autorisation. Mais j'ai pensé que celui qui désobéit pour le pipi doit être puni par le pipi. Tu vas vider la bassine avec la petite cuillère que voici, je mets le minuteur. Et si la moindre goutte de pipi tombe à côté, je la verrai sur le papier essuie-tout, et il y aura une autre punition, tu as compris ?"

- "Oui Mamie, j'ai compris. Je vais me dépêcher de le faire bien. J'ai combien de temps, Mamie chérie ?"

- "Oh, bébé cochon, si je te disais sur combien de temps je règle le minuteur, ce ne serait pas amusant..."

J'allais protester, quand ma tante, venant derrière moi, me bâillonna avec un des torchons dont ma grand-mère s'était servie pour m'essuyer. Elle mit un deuxième torchon par-dessus le premier, pour faire bonne mesure. L'odeur de mon pipi envahissait mes narines, celle des torchons, celle qui montait de la cuvette pleine.

- "Allez, bébé cochon", dit ma tante, "le minuteur est parti, commence à travailler !"

La main gauche attachée dans le dos, les torchons pisseux sur la bouche et le nez, je pris la petite cuillère dans la main droite et je commençais à vider la bassine. Plonger la petite cuillère, la relever au-dessus du bord de la bassine, passer, très doucement, les dix centimètres qui séparaient la bassine de l'évier, renverser la cuillère, recommencer. Le papier essuie-mains, sur les dix centimètres entre la bassine et l'évier, se mouillerait à la moindre goutte et révélerait ma maladresse. Il fallait donc aller assez vite pour finir à temps, sans que je connaisse, d'ailleurs, le temps, et ne pas salir. Je me demandais combien de litres de pisse il y avait dans la bassine, combien faisait la cuillère, combien de cuillerées il allait me falloir pour tout vider.

Je sentis sur une main me caresser les fesses, doucement, presque tendrement, mais cette caresse réveillait la douleur des coups de martinet que je venais de prendre. Je ne me retournais pas, était-ce ma grand-mère ou ma tante ? Je continuais à vider la bassine, essayant de ne pas être distrait. La main m'abandonna mais, quelques instants après, je sentis le contact du tablier de caoutchouc, d'un corps derrière qui se pressait sur moi, légèrement. Puis, une main se glissa, entre ma cuisse et mon tablier de plastique, pour se poser sur ma quéquette, et le tablier me plaqua contre l'évier, ma quéquette grandissant dans la main qui la tenait. Je continuais, cependant, à vider la bassine, mais il faut bien dire que ces agaceries me ralentissaient. Heureusement, ce petit jeu cessa.

- "On va changer de main, maintenant", dit ma tante.

Ma grand-mère vint m'enlever la cuillère, ma tante détacha ma main gauche, attacha, au bas de mon dos, ma main droite, et je dus prendre la petite cuillère dans la main gauche pour continuer mon humiliante vidange. Il fallut que je me tourne un peu, pour être plus à l'aise, mais j'étais maladroit, et de temps à autre, un peu de pipi gouttait de la petite cuillère et tombait sur le papier essuie-tout. Mais la bassine se vidait, j'allais presque arriver au bout quand le minuteur sonna.

Je ne m'étais pas fait d'illusion, j'avais bien compris que mes Tourmenteuses avaient arrêté le minuteur dès qu'elles avaient compris que montait en moi l'espoir d'avoir fini.

- "C'est fini, bébé cochon", dit ma grand-mère, "ou plutôt, tu n'as pas fini à temps, bébé paresseux."

- "Et en plus", continua ma tante, "tu en as fait couler, le papier essuie-tout est tout tâché. Il va falloir te punir et pour ta paresse, et pour ta maladresse. On le fesse encore, maman ?"

- "Mais non, la punition d'un pisseux doit rester dans le pipi."

Les deux femmes prirent la bassine où il restait un fond de pipi et la posèrent par terre, devant une chaise. Puis ma grand-mère me détacha la main droite et enleva les deux torchons pisseux qui me bâillonnaient. Elle s'assit sur la chaise, dégagea ses pieds nus de ses socques, et les posa au fond de la bassine, dans mon pipi.

- "A quatre pattes, bébé cochon, viens me lécher les pieds, tu n'es pas dégoûté par ton pipi, quand même ? Ce sera ta punition pour ta paresse !"

Je dus me mettre à quatre pattes, le cul nu à l'air, dans mon tablier de plastique jaune, les mains devant la bassine, la tête au-dessus. Ma grand-mère pataugea ses petits pieds potelés dans la bassine, puis les sortit, dégoutants de pisse. Ma tante me surveillait.

- "Qu'est-ce que tu attends ? Lèche les pieds de ta grand-mère, bébé cochon !"

Le pied s'agitait devant moi, je sortis la langue pour le lécher, dessus, puis dessous quand ma grand-mère l'inclina pour me présenter la plante, puis entre des doigts. Mon pipi était âcre, mais pas trop, parce que j'avais beaucoup bu. Rouge de honte, je léchais le pied pisseux, à quatre pattes, le cul en l'air, bien heureux, d'ailleurs, que ma tante n'en profite pas pour me fesser encore. Quand j'eus fini le pied gauche, ma grand-mère me tendit le pied droit, sur lequel je dus m'humilier comme sur l'autre. Et quand j'ai eu fini, ma tante me tendit un torchon propre, et je dus bien essuyer les deux pieds de ma grand-mère.

- "Je peux me relever, maintenant, Mamie ? Qu'est-ce que je fais du torchon ?"

C'est ma tante qui répondit.

- "Laisse tomber le torchon dans la bassine, bébé cochon. Tu sais comment on appelle ça, lécher les pieds ? On appelle ça faire petit-salé, eh bien, tu as l'air très doué pour le petit-salé pisseux. Et puisque tu as léché les pieds de ta grand-mère en punition de ta paresse, maintenant, tu vas lécher les miens en punition de ta maladresse".

Elle s'assit sur le siège que ma grand-mère lui céda complaisamment, sorti les pieds de ses sabots de plastique, et me les mit sous le nez pour que je les renifle.

- "Tiens, embrasse-les avant que je les mouille !"

Ce que je fis, puis elle les fit barboter dans le peu de pisse qu'il restait, et je dû, comme je l'avais fait pour ma grand-mère, les lécher, sucer les orteils et boire le pipi que je ramassais avec ma langue, puis les sécher avec un autre torchon que me donna ma grand-mère, et laisser le torchon dans la bassine, où il trempa avec le premier. Ma grand-mère y mit aussi les deux avec lesquels j'avais été bâillonné.

- "Ramasse la bassine, va la poser sur la paille", dit ma grand-mère. "Puis tu enlèveras ton tablier de plastique, tu remettras ta blouse rose, et tu remettras ton tablier par-dessus. Ta punition est finie mon bébé cochon, nous allons te laisser tranquille. Tu peux aller t'asseoir sur le canapé."

Épisode 9 Tendresse et luxure

Troisième jour, fin d'après-midi et soirée

Libre, pour une fois, de mes mouvements, j'enlevai le tablier de plastique qui me collait à la peau, je mis ma blouse de contention, que j'aurais eu du mal à boutonner dans le dos si ma grand-mère, gentiment, ne m'avait pas aidé, je remis par-dessus mon tablier de plastique, j'ajustai mon bonnet, et je fis le triste bilan de ma captivité. Les deux premiers jours j'avais été bien traité et j'avais beaucoup dormi, à moitié drogué, il faut bien le dire, par les tisanes. Mais depuis ce matin, j'étais carrément torturé en permanence. J'avais commencé par recevoir un petit lavement, suivi, je dois bien le reconnaître, d'une apaisante branlette. Mais avec l'arrivée de ma tante, j'avais basculé en enfer.

J'avais dû, d'abord, répondre aux questions inquisitrices de ma tante Colette, puis j'avais reçu une première fessée par ma grand-mère, une deuxième par ma tante, puis une troisième fessée à quatre mains. J'avais dû ensuite m'asseoir sur le paillason de plastique, un plug gonflable dans le cul, pour être gavé d'une infâme bouillie de légumes, avant de boire plusieurs litres de leur eau de cuisson. J'avais été suspendu au plafond, j'avais reçu le martinet des fesses aux mollets et, devant ces deux mégères, j'avais dû, pour leur faire plaisir, me retenir de pisser pendant je ne sais pas combien de temps avant de m'inonder sous leurs yeux. Et, en punition, j'avais dû vider ma pisse à la petite cuillère, puis la lécher, à quatre pattes, sur leurs pieds.

Et tout ça, je dois bien le dire, ces humiliations, ces fessées, cette honte, cette douleur, tout ça n'avait rien enlevé à l'affection que je portais à mes punisseuses, ça l'avait même renforcée, et je devais bien m'avouer à moi-même que j'avais pris un plaisir malsain, pervers, ignoble, à tous ces mauvais traitements.

Je me faisais toutes ces réflexions assis sur le canapé, devant la télévision, comme quelqu'un de normal, dans une maison normale. Je ressentais juste une légère douleur des cuisses aux mollets, mais rien à voir avec que j'avais pu éprouver en étant assis sur le paillason de plastique. Ma grand-mère et ma tante avaient enlevé leurs tabliers de caoutchouc, ma tante avait même enlevé sa robe de Sœur Sévices pour mettre une blouse comme ma grand-mère, et elles étaient affairées à cuisiner, bavardant de choses et d'autres. Je restais bien tranquillement assis sur mon canapé, avec un seul objectif : me faire oublier et profiter de ce répit.

- "La nuit est tombée, mais il fait doux", dit ma grand-mère. "Va faire un tour dans le jardin pour respirer un peu. Mets mes sabots de plastique, et passe sur toi le vieux manteau qui est pendu à la porte."

J'obéis, bien sûr, j'enfilai les sabots de jardin (c'est la première fois que je mettais des chaussures depuis longtemps), je posai le vieux manteau de grand-mère sur mes épaules, et je sortis dans le jardin. Tout était calme, les étoiles commençaient à briller, je fis quelques mètres dans la petite allée qui partageait en deux le potager. Le jardin était, en effet, surtout un potager, avec, plus loin, quelques arbres fruitiers, je distinguais, à la lumière de la lune, un petit massif de fleur et, au bout, un coin resté sauvage. J'allais jusqu'au mur du fond, je fis plusieurs fois le tour du petit jardin, respirant à pleins poumons l'air frais de la nuit. Curieusement, je n'avais aucune envie de partir. Je vis, par la fenêtre, la maison éclairée, accueillante, les deux femmes en blouse et tablier, affairées. Comme un papillon de nuit attiré par la lumière, je rentrai dans la maison de mon enfance.

Ma grand-mère avait cuisiné, ça sentait bon, ma tante avait mis la table, et, ravi, je constatai qu'il y avait trois couverts.

- "Tu peux regarder la télévision en attendant que ce soit prêt", dit ma grand-mère.

Je m'assis à nouveau sur le canapé, les nouvelles n'étaient pas bonnes, le monde extérieur était hostile, heureusement, le repas du soir fût bientôt servi.

Je m'assis au bout de la table, ma grand-mère à ma droite, ma tante à ma gauche, sur une chaise normale, avec le petit carreau rembourré, comme les deux autres. Allai-je pouvoir manger tout seul ? Non, bien sûr, ma tante m'attacha les mains dans le dos avec les liens de ma blouse-camisole, et se baissa pour m'attacher les chevilles aux pieds de la chaise avec des torchons. Mais je n'étais pas serré du tout, et la position était confortable, les liens étaient plutôt destinés à me faire comprendre que je devais me laisser faire, pas à me contraindre vraiment. Ma grand-mère me noua autour du cou un grand torchon en guise de bavoir, qui descendait jusqu'au milieu de la bavette du tablier de plastique.

Je fus servi dans mon assiette, une blanquette qui sentait bon, avec du riz et des légumes, un grand verre d'eau. Les deux femmes enlevèrent leurs tabliers blancs, et s'assirent. Ma tante coupa, dans mon assiette, la viande en petits morceaux. Elles mangèrent et, en même temps, me firent manger, avec une cuillère en plastique, doucement, tranquillement, sans faire de remarques, comme on fait manger un malade plutôt qu'un bébé. Ma grand-mère me mit le verre d'eau aux lèvres pour que je boive normalement. C'était délicieux, je ne disais rien, sinon un "merci" de temps à autre. Après la blanquette, un flan aux œufs maison, en dessert. Ma tante débarrassa la table, ma mère fit le café, qu'elles prirent à côté de moi, mais sans m'en proposer. Je compris que, dans leur tête, j'étais trop petit pour boire le café. Puis, le repas fini, elles me détachèrent, et pendant que ma tante faisait la vaisselle, j'allais m'asseoir à côté de grand-mère sur le canapé, où ma tante vint nous rejoindre, s'asseyant à côté de moi. Encadré par les deux femmes, je regardai la télévision avec elles.

Puis ce fut l'heure du coucher. Ma grand-mère m'enleva la blouse de contention et le bonnet, ma tante me mit le harnais et les mouffles, et je dus me coucher dans le lit à barreaux, sur l'alaïse. Ma grand-mère mit son tablier en caoutchouc, ma tante aussi, et elles entreprirent de me langer pour la nuit. La grande culotte de caoutchouc à pression sur le lit, elles la glissèrent sous moi. Ma tante me releva les jambes et les fesses pour y passer la culotte, puis ma grand-mère revint avec les torchons pisseux, ceux dont elle s'était servie pour m'essuyer le bas du corps, ceux dont je m'étais servi pour leur essuyer les pieds après les avoir léchés. Les torchons avaient mijoté dans la bassine, ils sentaient fort, mais cela ne dégoûtait pas mes bourrelles, et ma grand-mère, d'ailleurs, les manipulait à mains nues, sans gants. Elles me langèrent dans les torchons humides et froids, qui faisaient une belle épaisseur, puis elles refermèrent les pressions de la culotte de caoutchouc, bouclant ensuite une sangle de fermeture à la ceinture. Elles avaient pris la précaution de mettre ma quéquette bien droite, pour le cas où je banderais. Il ne leur restait plus qu'à attacher le harnais avec deux sangles, et j'étais à la fois assez libre de mes mouvements pour dormir confortablement, et incapable de quitter le lit, ni même de me redresser.

Elles me recouvrirent avec le drap de caoutchouc qui me tenait chaud, éteignirent la lumière et allèrent se coucher, me laissant seul. Je m'endormis bien vite.

Quatrième jour, matin

Je me réveillais naturellement, le jour était levé, j'entendais ma grand-mère et ma tante, couchées tôt et levées tôt comme de vraies campagnardes. Je n'étais pas bâillonné, je leur dis donc bonjour. Elles s'approchèrent de moi, en blouse toutes les deux, un torchon noué sur les cheveux. Je préférais, pour ma tante, la blouse ménagère à la tenue de fantaisie dans laquelle je l'avais découverte hier.

- "Notre bébé est réveillé", dit ma grand-mère en tâtant ma couche, "et il n'a toujours pas fait ses besoins."

- "Ce n'est pas grave, nous avons prévu ce qu'il faut, n'est-ce pas ?"

Il lui suffit, après avoir enfilé son grand tablier de caoutchouc, de me prendre en poids pour m'asseoir contre la tête de lit, ajustant le harnais, et de m'attacher les poignets aux barreaux. Ma grand-mère commença, comme les autres jours, par me raser soigneusement, pour que ma peau soit bien douce.

Puis elle revint avec un biberon rempli à moitié, qu'elle m'enfourna dans la bouche.

- "Tu vas boire ça avant ton déjeuner, Mamie va te le préparer pendant que Tatie te fait boire la préparation."

La "préparation" en question était huileuse et avait un goût franchement mauvais, on aurait dit de l'huile de foie de morue avec d'autres choses dedans. La tétine du biberon devait être un modèle spécial avec un grand orifice parce que, bien que visqueuse, la préparation coulait bien. Si je faisais le difficile, ma tante allait me boucher le nez et je serais forcé de boire en m'étouffant. Je bus donc, le plus vite possible, le quart de litre de "préparation" que devait contenir le biberon.

- "C'est bien, mon bébé, tu as tout bu, maintenant ta tata va t'asseoir dans le lit et ta mamie va te faire déjeuner."

Elle me noua, en guise de bavoir, un torchon qui me fit penser à mes langes, et je me rendis compte qu'ils avaient séché à la chaleur de mon corps, je ne m'étais pas mouillé pendant la nuit.

Ma grand-mère arriva avec un grand bol. Elle y avait mélangé des céréales, du fromage blanc et du miel et, avec une cuillère en bois, elle me fit manger doucement mon petit déjeuner qui était tout simplement délicieux. Tout était fait maison, et le mauvais goût de la "préparation" fut vite oublié. Après le grand bol de céréales, un biberon de thé sucré le fit passer. Mais, au lieu de me laisser me lever, elles me remirent en position allongée pour me lever les jambes et les fesses et défaire ma couche.

Ma tante défit les sangles, les pressions, ouvrit la culotte, enleva les torchons.

- "Il sent un peu le pipi, notre bébé", dit ma grand-mère, "mais ça ne nous dégoûte pas, hein, Colette ?"

- "Bien sûr que non, maman, et regarde comme ça quéquette est grosse, je me demande à quoi il a dû rêver, ce cochon..."

Je sentais, en effet, que j'avais une belle érection, comme la veille quand ma grand-mère m'avait branlé, avant l'arrivée de ma tante. Je ne sais pas si j'espérai ou si je redoutai qu'elle recommence...

Mais autre chose m'attendait. Ma tante monta sur le lit et m'enfourcha, pendant que ma grand-mère me tenait les chevilles. Elle releva son tablier de caoutchouc, le tenant sous son bras, pendant qu'elle déboutonnait le bas de sa blouse. J'entrevis sa moule, qui, chose étonnante, était entièrement rasée, avec des lèvres grasses et saillantes. Je n'eus pas le temps de bien regarder, elle se souleva sur les genoux, pris ma quéquette de sa main libre, la positionna devant sa moule, et s'enfila dessus. Je fus pris dans le fourreau humide et chaud, étroit encore malgré son âge, ou peut-être parce que je bandais très fort. Une fois assise sur moi, ma grand-mère libéra mes chevilles et retourna à ses occupations. Ma tante laissa retomber le tablier de caoutchouc sur moi, déboutonné le haut de sa blouse, pour libérer ses seins, gros et encore fermes. Les bras attachés sur les côtés, immobilisé par son poids, fasciné par ses seins lourds et son visage souriant, j'étais en train de me faire violer par ma tante. Son va-et-vient était lent et cadencé, elle haletait, moi je respirais fort et gémissais.

- "Ah, mon petit cochon, tu es plus agréable qu'un godemichet, je dois le dire, tu vas me faire jouir et tu vas jouir aussi, tu le paieras après, ne t'inquiète pas."

Et, comme un godemichet de chair, impuissant et comblé, je la fis jouir et j'éjaculai dans la moule de ma tante.

- "A toi, maman, profite-en pendant que je le linge."

Ma tante se relevait à peine, dégageant ma quèque ramollie, que le lit gémissait sous le poids de ma grand-mère, qui m'enjambait à la hauteur du visage et, dos appuyé sur la tête du lit, venait s'accroupir, face à ma tante, sur mon visage. Heureusement, elle se reposait sur ses talons, sinon ses fesses m'auraient écrasé. Son tablier de caoutchouc retombait sur ma poitrine, je la sentis se relever un instant, trousse sa blouse, et se remettre en position. Mon nez était dans une touffe de poils odorants et humides, que je ne pouvais voir, dans l'obscurité du tablier. Mais je sentais la forte odeur de la femme, odeur de sa moule qui, odeur de la sueur de son entre-cuisse, relent de pipi de vieille, et même odeur d'ancien caca. On aurait dit qu'elle avait gardé longtemps la même culotte, et ne l'avait enlevée que pour poser son entre-cuisse sur mon nez.

Ma tante se leva complètement, souleva mes jambes, et je sentis que ma grand-mère m'attrapait les chevilles pour bien les écarter et les relever.

- "Alors, bébé cochon, tu aimes bien embrasser ta mamie ? Alors embrasse-moi bien, sors ta langue et fais-moi des bisous partout, pendant que ta tante te remet la couche."

En effet, je sentais ma tante remettre les torchons que j'avais gardés toute la nuit, et, même, rajouter d'autres choses. Dans l'obscurité moite et odorante du tablier de caoutchouc, et de la blouse qui formait sur ma tête une tente de tissu, je respirais difficilement, coincé entre les chairs molles de ma grand-mère, j'imaginais ses cuisses contre mes joues, sa moule sur ma bouche, son trou du cul sur mon nez. Je la léchais à petits coups de langue, et, selon comment elle se positionnait, je suçai son clitoris, je rentrai la langue dans sa moule ou je léchais son trou du cul. Bien qu'ayant joui sous ma tante, j'étais encore assez excité pour ne pas être dégoûté par ce que je faisais.

Pendant ce temps, je sentais que ma tante finissait de me langer, et me remontait, par-dessus les épaisses couches de tissu, une lourde culotte de caoutchouc, qu'elle enserrait bien sur mes cuisses et à ma taille. J'avais un peu mal au ventre, peut-être d'avoir supporté le poids de ma tante, qui était une forte femme, peut-être parce que la culotte était trop serrée, peut-être, aussi, gêné par les fortes odeurs de l'entre-cuisse grand-maternelle. Ces odeurs devenaient, en effet, de plus en plus fortes, au fur et à mesure que, humidifiant avec ma salive, je faisais s'exprimer les odeurs de pipi et de caca, et que, bien que ménopausée depuis longtemps, ma grand-mère commençait à mouiller. Je la sentis s'agiter sur ma figure, se tortiller de plaisir puis, dans un spasme, s'asseoir complètement sur moi une dizaine de secondes, puis se relever. En se relevant, elle avait trousse sa blouse et son tablier, et je pus voir enfin ce que j'avais léché et sucé. Une toison pubienne touffue, fournie, mais grisonnante comme ses cheveux, des cuisses marquées par la cellulite, des fesses molles avec une raie profonde et poilue comme sa moule.

Elle rabattit sa blouse et son tablier, m'embrassa sur la bouche, comme pour s'assurer que mes lèvres avaient bien gardé le goût de son intimité.

Ma tante me recouvrit avec le drap de caoutchouc et me dit :

- "Un peu de patience, bébé cochon, ça va venir, je pense..."

Mais de quoi parlait-elle ?

Épisode 10 Caca

Quatrième jour, matin, suite

Mon ventre me faisait un peu mal, des sortes de crampes légères, je pensais que j'avais mal parce que ma tante s'était assise sur moi pour que je lui serve de godemichet vivant. Mais les crampes persistaient, j'essayais de me détendre, mais ça ne servait à rien. J'avais des spasmes, mon ventre gargouillait bruyamment, je commençais à avoir mal. Je me dis que j'avais besoin d'aller aux toilettes, que, depuis des jours que j'étais constipé, c'était normal. De toute façon, ma grand-mère n'aurait rien fait qui me rende malade, j'en étais certain.

- "Mamie, s'il-te-plait, j'ai envie d'aller aux toilettes..."

Elle arriva avec un grand sourire.

- "C'est normal, bébé cochon, je t'ai donné un laxatif, sinon tu allais rester bouché toute ta vie. Il commence à faire son effet. Tu as mal au ventre ?"

- "Oui Mamie, j'ai mal au ventre, comme des crampes..."

- "Eh bien c'est normal, je vais m'en occuper..."

Elle baissa le drap de caoutchouc et, doucement, elle massa mon ventre, en rond, lentement. Ça apaisait mes crampes, mais, en même temps, ça me donnait de plus en plus envie.

- "Voilà, ça va passer, mais il faut que tu te laisses aller..."

- "Mais Mamie, j'ai envie..."

- "Bébé cochon, tu es langé, tu ne risques rien..."

J'ai compris pourquoi mes couches étaient si épaisses. Elles n'avaient pas assez ri de me voir, hier, me retenir de pisser pour me laisser aller devant elles, il fallait maintenant que je me chie dessus...

J'en étais là de mes réflexions quand je sentis que je me vidais, que mon anus, vivant sa propre vie, s'ouvrait et remplissait ma couche, enfin, mes langes. Une chaleur gluante envahit mon bas-ventre et mes fesses, et mes crampes cessèrent. Ma grand-mère, voyant le résultat, me sourit, remonta le drap et me laissa.

Je restais ainsi un moment, soulagé et honteux. Puis, après un quart d'heure ou un peu plus, les crampes revinrent, mais je ne demandais rien. Je n'essayais pas de retenir quoi que ce soit, et je me vidais encore. J'avais peur que le tissu, sans doute de vieux torchons, n'absorbe pas tout, et que j'aie des fuites, mais j'avais entrevu la culotte de caoutchouc rose, qui avait l'air bien étanche. En une heure et quelques, je me vidais à quatre reprises, au chaud sous le drap de caoutchouc, et si la culotte ne laissait pas passer de matières, elle laissait passer une odeur de merde...

Ma grand-mère et ma tante vaquaient à leurs occupations, en faisant des réflexions sur moi, leur bébé cochon, leur bébé merdeux. Elles ouvrirent les fenêtres, faisant courant d'air entre la façade et le jardin, faisant semblant de suffoquer, juste pour m'humilier. Elles se chicanèrent, aussi, sur l'étanchéité de la culotte de caoutchouc. Ma tante, qui jusque-là était en blouse, alla mettre sa tenue de "Sœur Sévices", sa grande robe bleue serrée à la taille par la cordelette blanche, son grand voile assorti, le petit pendentif en forme de strap, ma grand-mère restant dans sa blouse, le torchon noué sur les cheveux.

Elles passèrent chacune leur grand tablier de caoutchouc, me détachèrent, et je dus me lever, vêtu de ma seule culotte de lourd caoutchouc, rose qui plus est, et de mon bonnet (je n'ose pas dire que le harnais de contention est un vêtement), et marcher, aller et venir dans la cuisine, pieds nus, pour qu'elles puissent constater que non, même en marchant, la culotte pleine de merde ne fuyait pas.

- "Bon", dit ma grand-mère, "puisque ça ne fuit pas, il peut rester comme ça."

- "On va quand même tester encore un peu", dit ma tante.

Elle s'assit, me prit sur ses genoux, et me fit sauter comme un gamin, assis sur ses deux genoux, puis à califourchon sur un seul. A chaque petit tressautement, je sentais la merde s'étaler encore plus sur ma quéquette et mes couillettes. Puis je dus me relever, écarter les jambes, et, de sa main ferme, elle me tapota devant, par en-dessous, derrière, à travers la culotte.

- "Maman, si tu lui tapais un peu le cul, pour voir ?"

Ma grand-mère prit une planche à découper en bois, lourde et épaisse. Je dus me coller contre ma tante, l'enlacer, ce n'était pas désagréable de sentir sa poitrine lourde à travers le tablier de caoutchouc, et je me sentis bander. Elle m'enlaça aussi, j'avais la tête sur son épaule. Ma grand-mère frappa mon cul avec la planche à découper, mais ça ne faisant pas vraiment mal, les coups étaient amortis par l'épaisseur du caoutchouc et des torchons à l'intérieur. Mais chaque coup faisait un bruit mou, et le merde dans ma culotte, aplatie par le battoir, passait de mes fesses vers l'avant, puis reflua ensuite.

- "Parfait", dit ma grand-mère, "nous avons fait un bon investissement, rien de sort de la culotte." C'était une culotte particulière, on pouvait la mettre sans l'enfiler, avec de chaque côté une fermeture éclair étanche et des pressions par-dessus, un bourrelet d'étanchéité sur la cuisse et sur le ventre. Le caoutchouc rose était orné de quelques volants, elle était franchement ridicule, et me faisait un cul énorme, écartant mes cuisses un peu comme l'écarteur de jambes dont j'avais goûté la veille.

Elles enlevèrent leurs tabliers de caoutchouc. Ma tante m'enleva le harnais de bébé adulte, et ma grand-mère me fit enfiler, à la place, une sorte de robe-tablier vichy rose, avec des manches courtes et bouffantes, longue aux chevilles, avec un volant en bas et aux manches, un col Claudine, le boutonnage dans le dos. La robe était taillée très ample, mais elle moulait quand même mon derrière épaissi par les langes. Elle me boutonna et me conduisit devant le miroir, après m'avoir glissé aux pieds des mules vichy rose aussi.

J'avais tout à fait l'allure d'une petite fille, enfin, pas tout à fait, disons d'une fille, parce que je constatais que, devant, la robe contenait des faux seins, en mousse sans doute, je n'en sentais pas le poids, mais qui me donnaient une allure féminine.

- "Mets ton tablier, tu vas m'aider à la cuisine" dit ma grand-mère.

Je dus mettre le tablier de plastique jaune, et l'aider à préparer le repas, pendant que ma tante était ailleurs je ne sais où, puis je déjeunai avec elles, comme la veille au soir, mais cette fois en ayant le droit de manger seul. Je fis la vaisselle, bien volontiers, pour participer aux travaux de la maison. Tout ceci avec mes langes merdeux qui commençaient à sécher dans la culotte, et à coller à ma peau. Je sentais le ridicule de ma situation, infantilisé, féminisé, domestiqué.

Une fois leur café bu, mes bourrelles remirent leurs tabliers de caoutchouc, et je compris que les choses allaient se gâter.

- "Bon, il est temps de voir l'étendue des dégâts, non ?" dit ma tante.

- "Depuis le temps qu'il était bouché, il a dû faire un drôle de caca, comment faire pour le démerder sans en mettre partout ?"

- "On va le suspendre, comme hier..."

Elles m'enlevèrent mon tablier et ma jolie robe, mes mules, mon bonnet, en me nouant un torchon sur les cheveux à la place, et elles me remirent le harnais. Comme hier, elles l'accrochèrent au palan, et m'attachèrent les mains au-dessus de la tête avec un torchon. Mais, avant de me soulever, ma tante fixa à mes chevilles une barre d'écartement d'une cinquantaine de centimètres, qui avait un anneau en son centre. Le deuxième palan, qui n'avait pas servi hier, servi à soulever la barre d'écartement, et je me trouvais pendu par le torse et par les jambes, comme une pièce de viande. Ma grand-mère alla chercher la grande bassine en zinc d'hier et deux cuvettes de plastique, une rouge et une jaune. Une fois la grande bassine bien centrée sous moi, elles me redescendirent à quelques dizaines de centimètres au-dessus, et s'agenouillèrent de chaque côté de moi. Elles

défirent les fixations de ma culotte de caoutchouc et, d'un seul geste, l'enlevèrent pour la mettre dans une cuvette. L'odeur de merde envahit la pièce, les torchons qui garnissaient la culotte tombèrent dans la grande bassine, puant le caca dont ils étaient imbibés.

J'étais encore couvert de caca des cuisses au ventre, partout, puisqu'elles avaient tout fait pour étaler ce que les langes n'avaient pas absorbé.

Ma grand-mère, sans être dégoutée, chercha dans la grande bassine s'il y avait encore des torchons à peu près propres, elle n'en trouva qu'un, et mit les autres dans la cuvette de plastique rouge. Ma tante alla remplir un broc d'eau chaude, et elle la fit couler doucement sur moi, pendant que ma grand-mère m'essuyait avec le torchon qui restait. L'eau coulait dans la bassine de zinc. Ma grand-mère frottait délicatement, tout mon corps était facile d'accès, puisque j'étais pendu, jambes écartées. Il fallut un deuxième, puis un troisième broc d'eau chaude pour me nettoyer à peu près complètement. Elle pendit le torchon mouillé et un peu merdeux à la ceinture de son tablier de caoutchouc.

J'étais à peu près propre, mais je n'en avais pas fini avec elles pour autant. Ma tante détacha de la chaîne la barre qui écartait mes chevilles, pendant que ma grand-mère me soutenait, elle remonta le harnais sur l'autre palan, et je me retrouvais pendu au-dessus de la bassine de zinc, jambes écartées, bras toujours attachés au-dessus de la tête.

- "Je vais te sécher, maintenant", dit ma tante.

Pendant que ma grand-mère faisait glisser plus loin la bassine, elle était allée chercher un strap, lanière de caoutchouc longue et large, qu'elle tenait par sa poignée de caoutchouc dur. Il devait faire une soixantaine de centimètres de longueur, six ou sept de large, il était terrifiant. Tout aussi terrifiante était Sœur Sévices, robe bleu sombre, long voile assorti, grand tablier de caoutchouc blanc.

Elle leva le bras et m'asséna un premier coup sur les fesses. Le coup était si fort qu'il me poussa en avant, balancé au bout de la suspension. Heureusement, ça amortissait le choc. Elle me laissa me balancer une ou deux fois, et, à peine avais-je soufflé, je reçus le deuxième coup. La sensation était tout aussi douloureuse que le martinet, mais différente. Ce n'était pas la morsure de plusieurs petites lanières, mais le choc cuisant d'un large ruban. A chaque coup, je laissais échapper un cri de douleur, je me balançais sous le choc, ce qui me donnait mal au cœur, et, au retour, un nouveau coup me frappait. Ma tante ne visait que mes fesses, contrairement au martinet d'hier, et je ne sais pas si c'était pire ou pas. Je suppliais ma tante de s'arrêter, mais elle me donna une bonne vingtaine de coup, avec un air appliqué et un sourire pervers.

- "Nous reprendrons la fessée après", dit ma grand-mère, "il faut qu'il lave ses langes, maintenant."

Ma tante me détacha la barre d'écartement des chevilles, me descendit jusqu'au sol, détacha mes mains de la suspension, mais en laissant les chaînes accrochées au harnais, sur les épaules. Ma grand-mère me tendit le tablier de plastique jaune que je dus, une fois encore, enfiler à même la peau, par-dessus le harnais, les bretelles permettant de laisser les chaînes en place.

- "A genoux, cochon, tu vas nettoyer les langes. Mais avant, je vais te mettre le nez dans ton caca." Elle prit le torchon avec lequel elle m'avait nettoyé, qui était toujours pendu à sa ceinture, vint devant moi, et me le mit sur le visage. Il était lourd et mouillé, et il sentait la merde, ma merde. Elle le plaqua sur ma bouche et mon nez, en triangle, et le serra sur ma nuque, sans pour autant que ce soit un bâillon.

Je m'agenouillais et, du pied, elle poussa vers moi la cuvette de plastique rouge où étaient les torchons sales, la mettant contre la bassine de zinc.

- "Tu prends chaque torchon, tu le frottes bien dans l'eau de la grande bassine, et tu le mets dans la cuvette jaune à côté."

Je pris le premier torchon plein de merde dans la cuvette rouge, à mains nues, bien sûr, gluant de mon caca. Je le trempai dans la bassine de zinc, pleine d'eau tiède, mais sale, et je le frottais aussi bien que je pouvais le faire, puis je le posais dans la cuvette jaune. Je fis pareil avec un autre torchon puis un troisième, au fur et à mesure, l'eau dans la bassine de zinc devenait de plus en plus sale. Il y avait sept torchons, que je mis, à peine nettoyés, dans la cuvette jaune.

- "Lave-les encore, nettoie la bassine et la cuvette", dit ma grand-mère.

Je me relevais avec la cuvette pour aller vers l'évier, mais j'étais retenu par la chaîne du harnais. Ma tante, vicieusement, me laissa juste assez de mou pour me rapprocher de l'évier et atteindre le robinet en tendant les bras. Je rinçai la cuvette rouge, puis je revins prendre la bassine de zinc, bien plus lourde, et ma tante du m'aider en prenant une poignée, et ma grand-mère m'aider avec l'autre. A trois, nous la vidèrent dans l'évier, je fis couler de l'eau chaude pour la rincer.

- "Mamie, ce ne serait pas mieux si je lavais les torchons dans l'évier ?" dis-je, à travers le torchon.

- "Non seulement tu es cochon, mais en plus tu es bête, comment pourrais-tu être à genoux si tu les lavais dans l'évier ? Retourne par terre avec la cuvette."

Je retournais me mettre à genoux, et elles me rapportèrent la grande bassine pleine, mais d'eau froide, et c'est à l'eau froide que je dus faire un deuxième lavage. Cette fois, elles me donnèrent une planche à laver en bois et une brosse de chiendent, pour que je puisse frotter les torchons. Le plus gros du caca était parti, mais il resterait toujours des traces.

Je travaillais à genoux sur le carrelage, devant elles qui riaient de me voir. J'avais mal aux genoux, mais je frottais bien, je devais être ridicule, nu sous mon tablier de plastique jaune, avec seulement mon torchon noué sur les cheveux et mon cul à l'air.

Quand les torchons, à peu près propres, furent tous dans la cuvette, mes Tourmenteuses m'autorisèrent à me relever et à les ramener à l'évier. C'est dans l'évier, mais toujours bridé par la chaîne et le harnais, que je dus laver, à l'eau chaude cette fois, la lourde culotte de caoutchouc. Puis je dus étendre le tout sur un étendoir à roulettes dans un coin de la cuisine, la culotte d'un côté, les torchons à carreaux, blancs et rouges, maculés de traces marron, de l'autre côté.

- "Voilà, cochon", dit ma grand-mère, "c'est simple, tu te salis, tu es puni, tu nettoies, c'est comme ça pour les cochonnes, je dis cochonne parce que tu fais une servante bien amusante."

Épisode 11 Règle et discipline

Quatrième jour, fin de matinée et début d'après-midi

Une servante... Il ne manquait plus que ça, après un bébé...

Ma tante m'enleva le tablier et le harnais, me fit enfiler une culotte de plastique rose avec un torchon usé plié dedans, me remit la robe vichy rose du matin, et me fit remettre par-dessus un tablier-taille de coton blanc, qui descendait aux genoux et revenait un peu derrière. Elle me laissa le torchon noué sur les cheveux, comme une bonniche. Décidément, j'étais leur poupée.

Elles s'assirent toutes les deux sur des chaises, me laissant devant elles, debout. Pour me donner une contenance, je mis les mains dans le dos, ce qui leur plut, je crois.

- "Nous avons mis au point, ta tante et moi", dit ma grand-mère, "quelques règles de vie en commun, puisque nous sommes confinées ici. Tu as intérêt à t'en souvenir et à les respecter, compris ?"

- "Oui, mamie chérie, j'ai compris."

Et elles m'exposèrent les règles qu'elles avaient écrites sur un tableau noir, le genre qui sert aux menus de restaurants, il était, d'ailleurs, décoré d'une accorte serveuse en tablier. Elles l'avaient posé sur une troisième chaise, et je dus le lire devant elles.

- "La cochonne doit parler d'elle au féminin. Elle n'a pas le droit de parler la première, elle appelle sa grand-mère "Mamie chérie" et sa tante "Tatie chérie " ou "Ma Sœur", selon le cas. Si elle veut parler, elle embrasse la blouse de Mamie ou Tatie pour y être autorisée.

- "La cochonne est habillée selon la fantaisie de Mamie et Tatie, comme une poupée. Elle est toujours langée en culotte de plastique ou de caoutchouc. Elle est bâillonnée ou attachée selon la fantaisie de Mamie et Tatie.

- "La cochonne va sur le pot, une fois le matin et une fois le soir, pour un quart d'heure. Si elle ne fait pas ses besoins et salit sa couche, elle est punie.

- "La cochonne dort attachée dans le lit de la cuisine. Dans la journée, elle aide Mamie et Tatie aux travaux ménagers.

- "La cochonne est fessée régulièrement matin, midi et soir, et chaque fois qu'elle le mérite ou que Mamie et Tatie en ont envie. Elle subit toutes les punitions et pénitences que Mamie et Tatie décident.

- "La cochonne mange aux heures des repas, mais selon la fantaisie de Mamie et Tatie, ce qu'elles désirent et comme elles le désirent.

- "La cochonne se confesse à Sœur Sévices tous les soirs et fait pénitence de ses péchés."

Pendant que ma tante allait accrocher le tableau au mur, ma grand-mère me dit :

- "Bien sûr, ce n'est qu'un début. Ta tante et moi avons écrit tout ça sur l'ordinateur, nous pourrions toujours compléter et écrire autre chose sur le tableau. Tu nous obéiras toujours, de toute façon."

- "Oui Mamie", dis-je humblement."

- "Nous allons considérer que tu as déjà reçu ta fessée du matin, tu vas nous aider à préparer le repas, ça va être l'heure de manger..."

Ma tante avait enlevé sa tenue de Sœur Sévices pour mettre une simple blouse comme celle de ma grand-mère. Je comprenais que cette tenue était destinée aux fessées. J'aidais les deux femmes, comme une troisième ménagère, mais leurs tenues étaient strictes, blouses bleues simplement, torchon noué en fichu, et la mienne ridicule, robe, torchon sur les cheveux et tablier blanc. Elles

cuisinèrent et je dus mettre le couvert pour deux simplement. Comment allai-je manger ? Je reprenais des forces, et l'appétit me revenait.

Elles s'assirent à table, et je dus les servir, debout, attendant, mains derrière le dos, entre le service. Elles m'avaient mis un bâillon-boule avec une sangle de caoutchouc, qui ne me faisait pas mal, mais m'infligeait une humiliante gêne. Je leur servis le plat, une daube avec des pâtes, dans leurs assiettes, largement, sur leur demande, et de l'eau gazeuse dans les verres. Je les regardais manger, elles bavardaient de tout et de rien, en français, en regardant de loin la télévision allemande, commentant parfois, en allemand, ce qu'il s'y disait. Elles ne finirent pas leurs assiettes, et je servis le fromage dans des petites assiettes, avec du pain grillé, puis le dessert, une compote de pommes. J'avais faim.

Après le dessert, elles ne me demandèrent pas de desservir ni de faire la vaisselle, seulement de leur servir le café.

- "Va chercher la chaise de punition, cochonne, et viens la mettre là", dit ma grand-mère.

J'obéis, j'allais chercher la chaise, toujours recouverte du paillason de plastique, avec le godemichet gonflable.

- "Trousse ta robe, enlève ta culotte, cochonne, met un peu de vaseline et assieds-toi."

Elle me tendit le tube de vaseline qu'elle avait dans la poche de sa blouse. Je dus trousser ma robe et mon tablier, enlever ma culotte et le torchon qui la garnissait, les poser sur la table, laisser retomber ma robe, et je m'agenouillais devant la chaise pour enduire de vaseline le godemichet rose. Puis, toujours à genoux, je rendis le tube à ma grand-mère. Pendant ce temps, ma tante et elle avaient enfilé sur la blouse leur grand tablier de caoutchouc.

- "Tu as entendu Mamie", dit ma tante, "allez, retrousse-toi et encule-toi, cochonne !"

Elles prenaient soin, à chaque phrase, d'y mettre le mot "cochonne", pour me rabaisser. Je me troussais et je m'assis sur le godemichet, qui me rentra doucement dans la rondelle, sans me faire mal, puis je posais mes fesses, encore un peu douloureuses, sur le paillason. Je sentis tout de suite les poils de plastique titiller ma peau sensible ; il fallait que je fasse attention de ne pas bouger.

Une fois assis, la robe tassée, derrière, contre le dossier et baissée, devant sur mes cuisses et mes jambes, le tablier par-dessus, ma tante m'attacha chevilles et poignets, comme la veille, avec des torchons. Puis, elle gonfla le godemichet, et je sentis mon rectum se remplir, me procurant, en même temps que de la gêne, un début de plaisir infâme.

Pendant ce temps, ma grand-mère revenait vers la grande table de cuisine. Elle portait un grand hachoir de ménage, à main, qu'elle fixa sur le bord de la table avec une sorte de serre-joint. Il devait être en acier ou en aluminium, avec un grand entonnoir sur le dessus, et une manivelle à poignée de bois. Je le voyais de profil. Elle posa sous la grille du hachoir une grande assiette creuse.

- "Tu vois, cochonne, tu as accepté de manger selon la fantaisie de Mamie et Tatie, ce que nous voulons et comme nous le voulons. Aujourd'hui nous sommes gentilles, tes intestins sont libérés, pas besoin de te donner de la bouillie de légume, tu vas manger après-nous, mais comme nous."

- "Mais", continua ma tante, en riant, "tu vas le manger en désordre."

Ma grand-mère prit son assiette, qui contenait ce que je lui avais servi et qu'elle avait laissé et, avec une cuillère en bois, elle le versa dans l'entonnoir. Elle y mit ensuite le reste de son fromage, puis y fit couler de la compote de pomme. Elle recommença avec les assiettes de ma tante."

- "Et maintenant, cochonne", dit-elle, "je vais tout bien hacher pour que tu n'aies même pas à mâcher."

Et, elle tourna la manivelle. Je voyais sortir une pâtée informe qui tombait dans l'assiette, et ma grand-mère, avec une cuillère en bois, l'empêchait de tomber à côté. Et il allait falloir que je mange ça !

Pendant que ma grand-mère mélangeait soigneusement les restes de leurs repas, ma tante revenait avec un drôle de récipient, une sorte de broc en plastique rose, orné d'une tête de vache, avec une large poignée derrière et, devant, en bas, une sorte de tube horizontal, plus gros qu'un doigt.

- "Ah, cochonne, tu te demandes ce que c'est ?" dit ma grand-mère. "J'ai trouvé ça sur le catalogue d'outils agricoles où j'achète les choses pour mon jardin. C'est un seau à tétine pour nourrir les veaux. Tu vois, on l'accroche, on peut mettre plusieurs litres dedans, le veau tête comme si c'était sa mère."

Pendant qu'elle m'expliquait ça, ma tante me faisait la démonstration, puis elle versa dedans le contenu d'une grande bouteille d'eau gazéifiée faite maison.

Elle tenait le seau à tétine à deux mains, devant moi, et me le présenta devant la bouche pendant que ma grand-mère m'enlevait le bâillon.

- "Tu vas tout boire, cochonne", dit ma grand-mère, "je veux que tu boives beaucoup, et cette eau gazeuse va te ballonner et te faire roter, ce sera très bien."

Ma tante me mit la tétine en bouche, et je dus téter l'eau gazeuse, comme un biberon, mais plus gros et plus humiliant, dans ce seau rose. J'arrivais assez facilement à téter, de toute façon, j'aimais leur obéir. Ma tante surveillait le niveau de la boisson, elle me retira la tétine et s'assit à côté de moi. Ma grand-mère, pendant ce temps, était allée prendre sur le séchoir deux des torchons que j'avais lavé le matin, et qui étaient encore humides.

- "Ce sont tes torchons, cochonne", me dit-elle, "ils sont encore humides et un peu sales parce que tu les as mal lavés, mais ce n'est pas grave."

Elle m'en noua un comme un bavoir, posa l'autre sur mes genoux, pris l'assiette de pâtée dans laquelle elle avait rajoutée une deuxième cuillère en bois.

Attaché sur la chaise, le cul rempli par le godemichet, le paillason de plastique torturant mes fesses, je dus manger la pâtée que mes bourrelles me mettaient dans la bouche, comme un bébé, avec des mots humiliants. "Une cuillerée pour Mamie, cochonne", "Allez, cochonne, une cuillerée pour tatie ». La pâtée n'était pas mauvaise, ma grand-mère ne cuisinait que de bonnes choses, mais le tout mélangé... Le pire était l'humiliation de devoir manger leurs restes, sous forme de cette bouillie que, de plus, ma grand-mère avait haché devant moi, pour que je vois bien ce que j'allai manger.

De temps en temps, ma grand-mère arrêta de me mettre la cuillère de bois dans la bouche, et ma tante me tendait le seau à tétine :

- "Suce bien, cochonne, tête comme un petit veau, il faut que tu te remplisses bien."

Et je dus tout boire et tout manger, le cul sur le paillason et pénétré par le godemichet gonflé dans mon rectum.

- "Voilà", dit ma grand-mère, "tu vois bien que manger nos restes c'est bien bon pour une cochonne. Peut-être la prochaine fois, je te laisserai les hacher toi-même".

Puis ma grand-mère m'essuya la bouche avec le torchon bavoir

Ma tante, pendant ce temps, remettait sa tenue de religieuse, sans se gêner, enlevant sa blouse, sans ostentation, mais sans pudeur, me montrant son corps grand et lourd, mais encore attirant, sans culotte ni soutien-gorge. Elle mit sa robe bleu foncé, sa grande coiffe, le tablier de caoutchouc par-dessus. Sœur Sévices était prête.

Ma grand-mère m'avait passée le harnais par-dessus ma robe, et ma tante vint me détacher de la chaise, et je puis me relever, délicatement, le plug avait été dégonflé, mais je le sentais sortir au passage, comme je sentais la sensation du paillason sur mes fesses, douloureuse quand j'étais assis, douloureuse aussi, différemment, quand je me relevais.

Comme le matin, elle m'attacha par le harnais au crochet du palan, me mit les mains au-dessus de la tête et, avec la commande, me hissa jusqu'au plafond. Une fois mes chevilles assez hautes, elle leur fixa la barre d'écartement, avec les sangles de caoutchouc, m'écartant d'environ trente

centimètres. Elle me redescendit, s'assura que ma robe, bien troussée, lui offrait toute la surface libre pour la correction, puis elle retroussa mon tablier-taille, le faisant tenir dans le harnais, pour quelle voie toujours bien ma quéquette. J'avais l'impression d'être une carcasse de viande. Enfin, elle me souleva au-dessus du sol, prit le strap du matin, et commença à me frapper avec.

Je commençais à m'habituer, enfin, non, pas à m'habituer, mais à connaître la douleur. Elle frappait les fesses, les cuisses et les mollets, qui, bien écartés, pouvaient être enveloppés, presque, par le strap. Elle prenait bien garde, par contre, plus haut, à ne pas m'atteindre devant. Elle était sévère et vicieuse, mais elle ne voulait pas me torturer vraiment ; surtout que, par moment, je bandais un peu, puis sous la douleur je débandais, puis je rebandais encore, de honte et de plaisir infâme. Comme je n'étais pas bâillonné, je pouvais crier et gémir, pleurnicher, et cela l'amusait beaucoup. Et ça ne gênait pas ma grand-mère, qui avait repris sa couture, et regardait distraitemment.

Comme un coup m'avait fait me balancer, le jeu lui plut. De la main, elle me poussait, me faisait balancer dans un sens ou dans l'autre, et le strap me cueillait à l'aller ou au retour. Elle frappait avec une cadence lente, deux ou trois coups par minute, prenait son temps, variait l'emplacement et la force, comme si elle s'entraînait, répétait un numéro, enrichissait sa technique.

Je ne sais pas combien cela a duré, mais j'étais en larmes, rouge de honte plus que de douleur, je veux dire que je devais avoir le visage aussi rouge que les fesses.

Elle me remonta pour détacher la barre, me descendit, et je m'affalais sur le sol, mais elle me remonta juste pour que je me mette à genoux, et me détacha. Ma ridicule robe vichy rose retomba sur mes fesses, elle m'enleva le harnais, et mon tablier blanc reprit sa place.

- "Voilà, la cochonne a reçu sa fessée de l'après-midi", dit ma tante. "Je vais vous laisser pour aller travailler un peu, appelle-moi si la cochonne n'est pas gentille."

- "Colette, elle sera gentille, j'en suis sûre, elle va se rendre utile, elle va faire un peu de ménage".

De cochonne fessée, je revenais à servante. J'allais me relever pour obéir, avec la servilité qui me servait de règle de comportement, mais ma grand-mère me dit :

- "Pas la peine de te relever, cochonne."

Ma grand-mère remplit une cuvette d'eau chaude et de savon noir dans laquelle trempait une wassingue.

- "Tu vas frotter à genoux, tout le carrelage de la cuisine. Si tu as mal aux genoux, tu as le droit de te mettre à quatre pattes. Commence par le coin !"

Elle me jeta une paire de gants de ménage roses, que j'enfilais. Je dus pousser la cuvette dans le coin, et commencer à frotter, à reculons. Ma grand-mère avait rempli une autre cuvette pour le rinçage, et donc je frottais le sol, déplaçant les deux cuvettes, trempant la wassingue, frottant, rinçant la wassingue, retrempant, re-frottant. Tout ça, bien sûr, à genoux ou à quatre pattes. Sans qu'il soit besoin de me le demander, quand je me penchais, ou que je me mettais à quatre pattes, je tortillais du cul pour amuser mes bourrelles et gagner un peu de gentillesse de leur part. Mais ma tante était partie je ne sais où, et je restais seule avec ma grand-mère, ce qui était un soulagement, elle était moins sévère que ma tante.

Je fis la pièce sans me presser, parfois une ou l'autre marchait là où j'avais déjà nettoyé, par vice ou par obligation, je ne disais rien, je recommençais. Déjà, je n'étais pas fessée, je n'avais pas de bâillon, c'était presque le bonheur.

- "Finis à quatre pattes", dit ma grand-mère.

Je m'exécutais, et elle souleva ma robe pour mettre mon cul à l'air. Le tissu ne frottait plus dessus, j'étais déjà mieux. Est-ce qu'elle allait en profiter pour me frapper encore ? Mais non, elle se contenta de me caresser, ce qui me fit frissonner, mais ce n'était pas désagréable.

Au bout d'une demi-heure de travail, j'avais fini. Mais je ne me relevais pas, je pense qu'elle attendait cette faute. Je restais agenouillé, retenant ma robe, de mes mains, sur mon cul nu. Cette attitude dut lui plaire. Ma grand-mère me dit avec un grand sourire :

- "C'est bien, cochonne, tu peux relever, tout rincer dans l'évier, et aller t'asseoir sur le canapé."
J'obéis, je rinçais les cuvettes, la wassingue, que j'essorai et mit à sécher. Après avoir fini, je revins vers ma grand-mère et, après m'être agenouillé, je lui embrassais la main.

- "Relève-toi, cochonne ; je vais te langer, j'ai assez vu ton cu-cul pour aujourd'hui."
Elle me prit dans ses bras, me fit un câlin, m'embrassa dans le cou, et me prit par la main pour me mener vers mon lit. Là, je dus me coucher, relever mes jambes, et attendre, dans cette position humiliante, qu'elle revienne avec les torchons que j'avais lavés et une grande culotte de caoutchouc, rouge cette fois, et sans les ridicules volants de la rose que j'avais déjà porté. Après avoir mis ma quéquette bien droite sur mon ventre, elle me langea dans les torchons encore humides, et m'enferma dans la culotte de lourd caoutchouc.

Puis, avec un dernier bisou, elle m'envoya m'asseoir sur le canapé moelleux qui était doux à mes fesses meurtries.

Épisode 12 Confession et pénitence

Quatrième jour, fin d'après-midi

Je suis resté environ une heure sur le canapé, à regarder la télévision, pendant que ma grand-mère cousait, ou faisait diverses autres choses avec sa machine à coudre perfectionnée, je pense, je n'osais pas me retourner ni dire quoi que ce soit, de peur de me faire remarquer. J'avais quand même, depuis le matin, été baisé par ma tante, j'avais léché la moule de ma grand-mère, j'avais vidé mes intestins de plusieurs jours de caca que j'avais dû nettoyer, j'avais été fessé au strap, deux fois, nourri des restes du repas de mes bourrelles assis cul nu sur un paillasson en étant pluggé, et fait du ménage. C'était quand même une dure journée pour un convalescent.

J'avais envie de pisser, et je savais que mes punisseuses attendaient que je fasse dans ma couche. Mais ma grand-mère avait dit que j'avais droit au « pot » deux fois par jour. Je me retenais donc, dans l'attente du pot, en me disant que l'humiliation de devoir faire devant elles leur donnerait de l'amusement et entraînerait leur indulgence pour la suite.

Ma grand-mère s'était mise à la cuisine pour le soir, et elle m'appela pour l'aider. J'obéis avec plaisir, l'aider à la cuisine était agréable et presque tendre, nous étions dans une relation plus normale, sauf que, bien sûr, j'étais habillé en femme. Mais elle me parlait gentiment, sans, cependant, oublier de placer le mot "cochonne" dans chaque phrase.

J'étais bien dans ce rôle servile et doux, quand ma tante passa la tête par la porte :

- "Maman, tu as terminé mon dernier tablier ?"

- "A l'instant, Colette."

- "Merci maman chérie, alors veux-tu bien mette la cochonne dans sa blouse de contention, pendant que je m'habille pour la confession ? Tu seras un amour !"

La confession ? Qu'allait-il m'arriver ?

Ma grand-mère interrompit sa cuisine, s'essuya les mains dans un torchon :

- "Allez, cochonne, déshabille-toi, tu sais le faire, quand même, non ?"

J'enlevai ma robe et mon tablier blanc, que je pliais et posais sur la table.

- "Enlève ton fichu aussi, mais garde ta culotte et ta couche..."

J'en profitait pour poser la question qui me tourmentait depuis un bon moment.

- "Mamie, est-ce que je peux faire pipi, s'il te plait ?"

- "Bien sûr, cochonne, dans ta couche."

- "Je voulais dire sur le pot, Mamie", osai-je.

- "Et puis quoi encore, la cochonne se prend pour qui ? Tu as droit au pot deux fois par jour, tu le sais, tu seras punie pour l'avoir oublié."

Elle prit la blouse de contention et me l'enfila, je sentis le coton épais et rêche sur ma peau, je dus enfiler les bras dans les manches, elle me boutonna dans le dos, j'avais le gros cul avec les couches, mais la blouse avait été taillée en prévision de ça, j'étais boudinée et ridicule avec mon gros derrière et mes cuisses écartées par l'épaisseur du tissu. Elle me mit aussi le petit bonnet rose spécial, qui me donnait l'air si ridicule. A peine avait-elle fini de m'habiller que ma tante arriva, vêtue en Sœur Sévices.

Elle s'assit sur une chaise solide, et me fit signe de venir devant elle.

- "A genoux, cochonne, je vais t'entendre en confession. Es-tu prêt ?"

Que pouvais-je faire ? Je m'agenouillais et répondis :

- "Oui ma Sœur."

- "Va me cherche le tablier de confession, et rapportes-le moi. Et quand tu t'agenouilles, retrousse ta blouse de contention, ne la salis pas à t'agenouillant dessus."

Le tablier de confession ? Qu'est-ce que ça pouvait bien être ? Je me levais et me tournais vers ma grand-mère, qui me désigna un tablier à bavette blanc qu'elle venait de finir et qui était posé, plié, sur sa machine à coudre. J'allais le chercher, je le rapportais à ma tante en lui présentant après m'être agenouillé, genoux nus sur le sol, comme elle me l'avait dit.

Elle se leva, c'était impressionnant de la voir debout devant moi à genoux. Elle se retourna, me montrant son large fessier, pour enfiler le tablier, qui avait des bretelles croisées dans le dos.

- "Fais-moi le nœud, cochonne, et n'en profite pas pour me toucher les fesses."

Je nouais la ceinture du tablier en un joli nœud, et il est vrai que j'avais une folle envie de mettre un baiser sur son gros cul. Mais elle se retourna, s'assit sur la chaise, et je pus voir que le tablier était muni de deux grandes poches, et qu'il était brodé d'inscriptions. De toute évidence, c'était la machine perfectionnée de ma grand-mère qui faisait automatiquement les textes brodés. Il y avait sur le devantier deux colonnes, une en français, une en allemand, en bleu foncé, le bleu de sa robe, qui se détachait bien sur le fond blanc.

- "Lis pour toi, cochonne", dit Sœur Sévices.

La colonne en français avait trois parties :

Confessez-moi, ma Sœur, parce que j'ai péché.

Une ligne vide, et puis

Ma Sœur, j'ai un très grand regret de vous avoir offensée, parce que vous êtes très perverse, très sévère, et que mes péchés vous excitent. Je prends la ferme résolution, avec le secours de votre main ferme, de ne plus vous offenser et de faire pénitence. Ainsi-soit-elle.

Puis, un peu plus bas :

De tous ces péchés, j'en demande humblement pardon, ma Sœur, et je vous supplie de m'infliger les pénitences que je mérite. Infligez-moi aussi toutes les pénitences que votre perversité vous plaira de choisir, pour que mon humiliation et ma souffrance vous fassent jouir.

L'autre colonne portait le même texte en allemand, que je comprenais parfaitement aussi.

Ma grand-mère avait pris une chaise et s'était assise à côté de moi, pour profiter du spectacle.

Ma tante montra du doigt la première phrase, que je dus lire à haute voix, enfin, en essayant de prendre le ton le plus humble possible.

- "Confessez-moi, ma Sœur, parce que j'ai péché", dis-je, avec une délicieuse honte qui, déjà, me fit rougir.

- "Je vais te confesser, mon enfant, mets-toi en prière..."

Je joignis les mains devant moi. Les manches de la blouse de contention, qui faisait office de camisole de force, avaient des liens cousus. Ma tante s'en servit pour m'attacher ensemble les avant-bras, des poignets aux coudes. Puis elle sortit de la poche du tablier une sangle de toile, de la même matière que ce dernier. Elle était brodée, aussi, en allemand d'un côté, en français de l'autre, avec les mots : "péché", "humilité", "confession", "repentir", "pénitence", "pardon". Elle me passa la sangle autour du cou, devant, un anneau et un mousqueton permettaient de la refermer sans serrer. Il lui suffisait de tirer sur les bouts pour faire approcher mon visage, le lever ou le baisser à sa guise. Elle tira un peu, je m'avançais, sur les genoux, autant que possible, pour arriver près d'elle entre ses genoux qu'elle avait écartés autant que la robe lui permettait.

- "Dis ton acte de contrition."

Il était brodé sur le tablier, je le récitai donc avec ferveur.

- "Ma Sœur, j'ai un très grand regret de vous avoir offensée, parce que vous êtes très perverse, très sévère, et que mes péchés vous excitent. Je prends la ferme résolution, avec le secours de votre main ferme, de ne plus vous offenser et de faire pénitence. Ainsi-soit-elle."

- "Je vais donc te confesser, mon enfant", dit Sœur Sévices, "mais il faut d'abord détourner ton regard du péché."

Elle rabattit la partie de mon bonnet qui était prévue à cet effet, noua le petit lien derrière, me bandant ainsi les yeux. J'étais agenouillée, bras liés devant, les yeux bandés, ma tête s'inclinant aussi bas que le voulais ma confesseuse.

- "En quoi as-tu péché, mon enfant?"
 - "J'ai certainement péché, ma Sœur, mais je ne sais pas en quoi."
 - "Nous allons examiner cela, mon enfant, et passer en revue les différents péchés. Il y a le péché de chair, le péché d'orgueil, le péché de mensonge, le péché de paresse, le péché de gourmandise, le péché d'incontinence..."
 - "Oui ma Sœur."
 - "Commençons par le péché de la chair, tu as commis le péché de la chair, mon enfant, aujourd'hui?"
 - "Euh, oui ma Sœur, enfin, je ne sais pas, je n'ai rien fait, j'étais attaché, j'ai été violé..."
 - "Par qui, mon enfant? Peu importe les détails, tu as pénétré une femme?"
 - "Je l'avoue, ma Sœur, j'ai pénétré ma tante, mais c'est elle qui s'est assise sur moi, j'étais attachée, je ne pouvais rien faire."
 - "Mais tu as fait, donc, tu as péché. Tu as fait d'autres péchés de luxure, mon enfant?"
 - "Euh, je ne sais pas, ma Sœur, mais ma grand-mère m'a donné sa moule à lécher en s'asseyant sur moi."
 - "Ah, deuxième péché, donc. Tu as pris plaisir à tout ça?"
- Je ne répondis pas. Heureusement que j'avais les yeux bandés, je n'aurais pas pu supporter son regard. Je sentis soudain une paire de gifles, pas très fortes...
- "Alors, mon enfant, réponds, tu as pris du plaisir?"
 - "Oui ma Sœur, je l'avoue, j'ai pris du plaisir."
 - "Prendre du plaisir à te faire baiser par ta tante, attaché, et à gougnotter ta grand-mère, c'est un plaisir malsain, un plaisir coupable, non?"
 - "Oui ma Sœur, je le reconnais, c'est un plaisir malsain, j'en ai eu honte d'ailleurs, en y repensant."
 - "Oui, tu as eu honte, mais tu y as repensé avec plaisir encore, ensuite? En espérant que ça recommence?"
 - "Oui ma Sœur, je le reconnais."
 - "C'est bien de le reconnaître, mais ça ne répare pas. Bon, péché de la chair, en action et en pensée. Tu le reconnais et tu t'en repens?"
 - "Oui ma Sœur, je le reconnais et je vous en demande pardon."
 - "Le péché d'orgueil maintenant, as-tu commis le péché d'orgueil, mon enfant?"
 - "Je ne sais pas, ma Sœur, je ne pense pas, j'ai toujours été bien humble devant mes maîtresses."
 - "Ah, tu étais simplement bien humble, ou entièrement humble?"
 - "J'essayais le plus souvent d'être la plus humble possible, ma Sœur."
 - "Donc, péché d'orgueil chaque fois que tu ne touchais pas le fond de l'humilité. Mais dis-moi, mon enfant, quand tu étais vraiment la plus humble possible, quel effet ça te faisait? Tu étais contente?"
 - "Oui ma Sœur, j'étais bien contente d'avoir réussi à m'humilier."
 - "Donc, tu étais fière de ça, péché d'orgueil, donc. Je vois que tu as de difficulté à bien dire ce qui se passe, nous allons passer au péché de mensonge. L'as-tu commis?"
 - "Oh, non, ma Sœur, je ne crois pas!"
 - "Chaque fois que tu dis que tu aimes la grand-mère et ta tante, tu le penses vraiment?"
 - "Oui ma Sœur, je les aime."
 - "Et tu aimes ce qu'elles te font?"
 - "Ça dépend, ma Sœur, je le reconnais."

- "Quand tu es fessé, tu aimes ça ? »
- "Oui ma Sœur, j'aime recevoir la fessée."
- "Alors, pourquoi quand tu es fessée tu cries, tu pleures, tu supplie d'arrêter ?"
- "Parce que j'ai mal, ma Sœur."
- "Allons allons, tu as mal et tu aimes ça ? Tu es un menteur, et tu commets le péché de mensonge. Passons au suivant, le péché de paresse. Quand tu travailles dans la maison, quand tu as lavé les torchons, frotté par terre, est-ce que tu l'as fait de tout ton cœur ?"
- "Je crois, ma Sœur, je ne sais pas..."
- "Est-ce que tu préférerais ne rien faire ? Est-ce que tu aimerais que le travail dure moins longtemps, est-ce que tu voudrais avoir vite fini ?"
- "Oui ma Sœur, bien sûr."
- "Péché de paresse alors. Bon, le péché de gourmandise, nous allons vite le voir. Tu as aimé ton bon petit déjeuner ce matin ?"
- "Oui ma Sœur."
- "Et à midi, les restes tous mélangés ensemble et passés au hachoir, les restes du repas de ta mamie et de ta tatie, tu as tout mangé ?"
- "Oui ma Sœur."
- "Pourtant, c'était moins bon, c'était cochon et sale et tu as mangé quand même ?"
- "Oui ma Sœur."
- "Eh bien voilà pour le péché de gourmandise. Pour le péché d'incontinence, pas la peine de t'interroger, tu as fait pipi hier quand tu étais suspendu, et caca ce matin dans tes langes, et là, je suis sûre que tu vas encore faire pipi."
- "Non ma Sœur, je jure que non."
- "Ne mens pas !"

Elle attira ma tête vers elle, se pencha vers moi, et me fis "Psss, Psss, Psss" à l'oreille, pendant que ma grand-mère, qui était restée à côté de moi tout le temps, faisait pareil dans l'autre. Devant cette double attaque, je perdis tout contrôle, et j'inondai mes langes, toujours agenouillé devant ma confesseuse.

Elle lâcha la sangle qui me tenait le cou et m'enleva la partie du bonnet qui me bandait les yeux. Je la regardai humblement, elle avait un sourire triomphant, vicieux et satisfait. Elle pointa le doigt sur ce qui était brodé sur le tablier de confession, et je m'exécutai en disant, de la voix la plus contrite possible :

- "De tous ces péchés, j'en demande humblement pardon, ma Sœur, et je vous supplie de m'infliger les pénitences que je mérite. Infligez-moi aussi toutes les pénitences que votre perversité vous plaira de choisir, pour que mon humiliation et ma souffrance vous fassent jouir."

Sœur Sévices se leva, me laissant à genoux, et posa devant moi, par terre, deux cuillères en bois à manches ronds que ma grand-mère lui avait tendus.

- "Avance, agenouilles-toi dessus !"

Ma grand-mère releva le bas de ma blouse, pour que je puisse m'agenouiller sur les manches des cuillères en bois. Ça faisait beaucoup plus mal que le carrelage de la cuisine. Elle passa le bas de la blouse dans la ceinture, pour que mes genoux soient toujours visibles.

- "Bien", dit ma tante, "ça fait mal, n'est-ce pas ?"

- "Oui ma Sœur, ça fait mal."

- "Eh bien, tu vas rester comme ça, à genoux, en pénitence, le temps de lire trois fois ce que je pose là. Et bien sûr, à haute voix, que nous entendions bien tout."

Et elle posa, sur la chaise, devant moi, deux feuilles de papier collées sur du carton. Je dus donc lire le texte qui portait le titre "**Les litanies des bonne sœurs**".

Bonne sœur Agate, faites que Mamie me fasse bouffer sa chatte
Bonne sœur Alice, faites que Mamie me salisse
Bonne sœur Béatrice, faites que Mamie me touche la saucisse
Bonne sœur Benoite, faites que Mamie me doigte
Bonne sœur Bérangère, faites que Mamie me fesse à la cuillère
Bonne sœur Bertille, faites que Mamie me traite comme une fille
Bonne sœur Besse, faites que Mamie me fesse
Bonne sœur Bonne, faites que Mamie soit bien cochonne
Bonne sœur Brigitte, faites que Mamie me branle la bite
Bonne sœur Charlotte, faites que Mamie me fasse lécher sa crotte
Bonne sœur Clarisse, faites que Mamie me laisse tremper dans ma pisse
Bonne sœur Clémence, faites que Mamie me laisse sans défense
Bonne sœur Constante, faites que Mamie me lavement
Bonne sœur Cunégonde, faites que Mamie me gronde
Bonne sœur Denise, faites que Mamie me martyrise
Bonne sœur Dévote, faites que Mamie me tripote
Bonne sœur Edwige, faites que Mamie me fustige
Bonne sœur Emmanuelle, faites que Mamie me donne sa morvelle
Bonne sœur Estelle, faites que Mamie me flagelle
Bonne sœur Eulalie, faites que Mamie m'humilie
Bonne sœur Fanchon, faites que Mamie me fesse au torchon
Bonne sœur Félicité, faites que Mamie me donne la tétée
Bonne sœur Fleur, faites que Mamie me mette le cul en chou-fleur
Bonne sœur Gauburge, faites que Mamie me donne une purge
Bonne sœur Geneviève, faites que Mamie me traite comme une mauvaise élève
Bonne sœur Georgette, faites que Mamie me fouette
Bonne sœur Germaine, faites que Mamie me traite comme une vilaine
Bonne sœur Gertrude, faites que Mamie soit bien rude
Bonne sœur Grâce, faites que Mamie soit bien salace
Bonne sœur Gracieuse, faites que Mamie soit bien vicieuse
Bonne sœur Gudule, faites que Mamie me fesse à la spatule
Bonne sœur Hélène, faites que Mamie me morigène
Bonne sœur Irène, faites que Mamie me malmène
Bonne sœur Isabelle, faites que Mamie me pète la rondelle
Bonne sœur Jacinthe, faites que Mamie m'arrache des plaintes
Bonne sœur Jacqueline, faites que Mamie me câline
Bonne sœur Jeanne, faites que Mamie me donne la canne
Bonne sœur Julie, faites que Mamie vienne dans mon lit
Bonne sœur Kitty, faites que Mamie me frotte aux orties
Bonne sœur Landrade, faites que Mamie me fasse des brimades
Bonne sœur Larissa, faites que Mamie me passe la bouche à l'harissa
Bonne sœur Laure, faites que Mamie me déshonore
Bonne sœur Léonie, faites que qu'avec Mamie je sois toujours punie
Bonne sœur Lise, faites que Mamie me ridiculise
Bonne sœur Louise, faites que Mamie me tyrannise
Bonne sœur Luce, faites que Mamie me suce
Bonne sœur Lucette, faites que Mamie me fasse une branlette
Bonne sœur Lydie, faites que Mamie me punisse avec perfidie

Bonne sœur Madeleine, faites que Mamie m'invente de nouvelles peines
Bonne sœur Marcelle, faites que Mamie soit bien cruelle
Bonne sœur Marthe, faites que Mamie me donne des tartes
Bonne sœur Michelle, faites que Mamie soit maternelle
Bonne sœur Monika, faites que Mamie me laisse dans mon caca
Bonne sœur Monique, faites que Mamie me fornique
Bonne sœur Nadège, faites que Mamie me donne des bains de siège
Bonne sœur Natacha, faites que Mamie me donne ses crachats
Bonne sœur Odile, faites que Mamie m'enfile
Bonne sœur Opportune, faites que Mamie me rougisse la lune
Bonne sœur Oranne, faites que Mamie me tanne
Bonne sœur Pénélope, faites que Mamie soit bien salope
Bonne sœur Pétronille, faites que Mamie soit bien gentille
Bonne sœur Raymonde, faites que Mamie me fasse des choses immondes
Bonne sœur Rebecca, faites que Mamie me donne son caca
Bonne sœur Renée, faites que Mamie me donne le martinet
Bonne sœur Réparate, faites que Mamie me tâte
Bonne sœur Restitute, faites que Mamie me traite comme une pute
Bonne sœur Rita, faites que Mamie me touche la chipolata
Bonne sœur Rose, faites que Mamie m'arrose
Bonne sœur Simone, faites que Mamie me ramone
Bonne sœur Solange, faites que Mamie me lange
Bonne sœur Sylvie, faites que Mamie aie de sales envies
Bonne sœur Thérèse, faites que Mamie me baise
Bonne sœur Ursule faites que Mamie m'encule
Bonne sœur Yolande, faites que Mamie me commande
Bonne sœur Yvonne, faites que Mamie me bâillonne

Mes tourmenteuses vquaient à leurs occupations, mais, de temps en temps, passaient voir si j'étais toujours bien à genoux sur les cuillères de bois. La position était une vraie torture, je ne pouvais pas bouger, j'avais les mains en prière devant, le bois s'enfonçait dans mes genoux. De temps en temps, une de mes bourrelles me demandait de parler plus fort, ou d'articuler. Ma couche était lourde de pisse, que j'avais lâchée pendant ma confession. Les larmes de douleur et de honte me coulaient sur les joues. Pour une pénitence, c'était bien une pénitence, ah oui.

Il me fallut, je crois une demi-heure pour lire trois fois ces ridicules litanies, donc chacune me faisait honte et m'enfonçait dans l'humiliation, mais qui, en même temps, me faisait bander et désirer que ma prière se réalise.

Quand j'eus fini, ma tante et ma grand-mère me prirent chacune sous un bras et me relevèrent, et me prirent dans leurs bras :

- "Tu es pardonnée, cochonne", dit ma grand-mère.
- "Pour aujourd'hui", rajouta ma tante...

Épisode 13 et dernier

Du quatrième au cinquième jour

Les genoux douloureux, je me baissai pour les masser avec les mains, en retroussant ma blouse de contention, ce qui fit beaucoup rire mes tourmenteuses. Ma grand-mère me tendit un tablier à bavette blanc, avec des volants, que je dus mettre par-dessus ma blouse. L'heure du repas du soir était arrivée et, dans cette tenue de servante, je dus mettre le couvert. Sur la grande table recouverte de toile cirée, je mis une nappe à carreaux.

- "Tu mettras trois couverts, le tien sur le petit bout de la table", dit ma grand-mère.

Je m'exécutais, pendant que ma tante enlevait, sans pudeur, sa tenue de religieuse pour remettre une blouse ordinaire, avec un torchon noué sur ses cheveux.

La chaise là où je devais m'asseoir était une chaise ordinaire, j'allais donc manger normalement. Assiettes à soupe, verres, couteaux, fourchettes, dessous-de-plat, serviettes, le pichet d'eau fraîche, le pain, tout était prêt quand ma grand-mère arrêta la cuisson de la bonne soupe qui embaumait la cuisine.

Ma grand-mère et ma tante prirent place, et je les servis, comme une petite bonniche. Après les avoir servies, je pus m'asseoir, me servir et manger. Elles bavardaient entre elles, me mêlaient parfois à la conversation, la situation était presque normale, elles en blouses, moi en blouse et tablier de femme, comme une servante, comme si j'avais toujours porté ça. Sur un signe, sur un regard de l'une ou de l'autre, je me levais pour les servir, comme si j'étais une femme soumise à son mari, sauf que là, j'étais soumis à deux femmes. Ça me faisait presque drôle de manger et boire normalement, sans être nourrie, sans biberon.

Le repas terminé, je débarrassais la table, fis le café que je leur servis, et elles le burent pendant que je faisais la vaisselle, après avoir dû mettre, sur mon joli tablier à bavette blanc, un tablier de plastique. J'ai même eu le droit d'interrompre un instant ma vaisselle pour boire, debout, mon café.

La vaisselle finie, ma grand-mère dit :

- "C'est l'heure du pot, cochonne, mets-toi sur la table que j'enlève tes langes."

J'obéis, je me couchai, je retroussai ma blouse, relevai les cuisses, ma grand-mère m'enleva la culotte et la couche, lourde de pisse que j'avais lâchée pendant ma confession. Ma tante lui passa une cuvette de caoutchouc pour la mettre. Puis je dus me lever, me mettre à genoux sur la table, puis m'asseoir sur le pot que ma tante posa sur la toile cirée. C'était un pot en plastique rose, de bébé, mais à ma taille, parfaitement ridicule. Ma grand-mère prit un sablier marqué « cinq minutes », et le retourna dès que je m'assis sur le pot.

- "Allez, cochonne, tu as un quart d'heure pour faire tes besoins, je retournerai le sablier deux fois !"

Et je dû rester sur le pot, accroupie, sur la table, mes fesses et mon sexe exposés, heureusement, je ne bandais pas. Mais je n'avais pas envie de faire ni pipi, ni caca. Pour le pipi, je m'étais vidé déjà, et pour le caca, j'étais encore un peu détraqué. Elles riaient de moi, qui devait retenir ma blouse troussée dans mes mains, pour bien m'exposer à leurs regards. Ma grand-mère retourna le sablier une première fois. Je me forçais, et je réussis à faire un tout petit pipi, je me forçais encore, et alors que le sablier, retourné une seconde et dernière fois, était presque au milieu, je réussis à faire une petite crotte qui tomba dans le pot rose.

- "C'est fini jusqu'à demain", dit ma grand-mère. "Tu peux te relever".

J'obéis, ma tante me fit descendre de la table, sans me remettre ma culotte, pendant que ma grand-mère étudiait ce que j'avais fait. Autant ma tante était la spécialiste des fessées, autant ma grand-mère semblait s'intéresser surtout à ma propreté, si j'ose dire.

- "Bon, notre cochonne n'a pas fait grand-chose, il faudra voir ça avant de la coucher."

Elle me laissa avec ma blouse de femme et mon tablier à bavette, et je dus, cul nu sous la blouse, aller jeter le petit pot rose dans la cuvette des toilettes. Je le fis, en regardant avec envie cet endroit qui m'était interdit. Puis je revins dans la cuisine et, sans qu'on me le demande, par goût de la servilité, j'allais laver soigneusement le pot rose dans l'évier.

Ma grand-mère et ma tante étaient assise sur le canapé, devant la télévision.

- "C'est bien, cochonne, je vois que tu connais ton travail" dit ma grand-mère. "Tu peux venir regarder la télévision avec nous."

Elles s'écartèrent l'une de l'autre, sur le canapé pour me laisser une place entre elles, et nous sommes ainsi resté une petite heure devant la télévision, à regarder un programme allemand. Ce fut un moment de bonheur, entre les deux femmes. Je pus passer mes bras autour d'elles, leurs épaules, leurs tailles, les caresser doucement sur les bras. Elles, de leur côté, me tripotaient négligemment la quéquette sous la blouse, et je bandouillais un peu. J'étais plus tranquille, placide, heureux, que vraiment excité.

Ma tranquillité ne dura pas longtemps. Mes bourrelles se lassèrent de ces câlins. Sur un ordre de ma grand-mère, je dus me coucher par terre, à leurs pieds, sur le dos. Ma grand-mère posa ses pieds sur mon visage, jouant avec mon nez et ma bouche, appelant ma langue pour la lécher. Ma tante, elle, me fit retrousser ma blouse et mon tablier, et, avec ses pieds, elle jouait avec ma saucisse et mes boulettes, les caressant doucement, juste assez pour me faire bander, mais pas assez pour que je jouisse.

A la fin du film qu'elles regardaient, ma grand-mère dit :

- "Allez, une dernière fessée, et on couche la cochonne. Viens sur nos genoux !"

Elles s'écartèrent un peu, je dus me coucher, le cul offert à ma grand-mère, pendant que, à sa droite, ma tante me tenait fermement les mollets. Sur le canapé, je posais ma tête dans mes bras et, docilement, je me laissais retrousser la blouse et le tablier, posant ma saucisse sur le tablier, et je tendis mes fesses, faisant le cul rond.

- "Regarde, Colette", dit ma grand-mère, "la cochonne fait le beau cul pour bien apprécier sa fessée !"

Et, pendant que sa main gauche me maintenait fermement, elle me claquait le cul de la droite, tranquillement, sans la moindre méchanceté, par devoir, en regardant la télévision. Elle aurait tout aussi bien pu écosser des petit-pois, elle faisait ça machinalement, mais, même comme ça, mon cul rougissait sous sa main ferme. La fessée dura jusqu'à la fin des actualités.

Je dus me relever et aller sur mon lit, les deux femmes me déshabillèrent et je dus me coucher sur le dos. Elles m'attachèrent avec des torchons les poignets aux barreaux, un peu au-dessus de la tête. Et, bien sûr, j'eus droit à un biberon de tisane bien chaude, bien douce, une tisane de grand-mère qui, je le savais, allait me faire d'ormier comme un bébé.

- "Colette, relève-lui les cuisses en les écartant un peu", dit ma grand-mère, "je vais lui mettre un suppositoire de glycérine."

Ma tante s'exécuta, je me laissais faire docilement, et je vis, entre mes cuisses légèrement écartées, ma grand-mère arriver avec un suppositoire. Une petite caresse sur la rosette pour la décontracter, elle présenta le suppositoire que mon trou du cul, si j'ose dire, avala goulument. Je connaissais les

effets de ce genre de suppositoire, et je savais que, sans rien pouvoir empêcher, j'allais me vider et passer la nuit dans mon caca. Le déplaisir à venir, la puanteur, la moiteur gluante, la honte que j'en attendais, tout cela me fit bander.

- "Cette cochonne qui bande me fait envie", dit ma grand-mère, "baisse lui les jambes et tient lui les chevilles."

Elle retroussa sa blouse, je vis sa moule poilue, dont je connaissais déjà le goût, elle m'enjamba, et s'enfourcha sur ma quéquette. Je sentis son poids sur moi, le chaud fourreau qui m'enveloppai, et je me rendis compte que je baisais, ou plutôt que je me faisais baiser, par ma grand-mère.

Ma tante, pour ne pas être en reste, fit de même, s'assit sur mon visage et me donna sa moule rasée à lécher. Elle sentait la pisse et la sueur, elle était toute douce, et je la gougnottais avec autant d'attention qu'il m'était possible de lui donner, tout en essayant de me retenir pour que ma grand-mère jouisse.

- "Ne te retiens pas, cochonne, gicle vite", dit ma grand-mère, "il faut qu'on te linge pour la nuit." Elle accéléra le mouvement, je sentis ma tante et ma grand-mère se pencher l'une vers l'autre, je me demandais même si elles n'étaient pas en train de m'embrasser. A cette idée, je lâchais une giclée dans la moule de ma grand-mère. Elle déconna une minute après, je ne sais pas si j'avais eu le temps de faire jouir ma tante, en tout cas elle était bien mouillée et je sentais sa cyprine. Elle se releva aussi, et les deux rabaissèrent leurs blouses.

Avec une grande habileté, elles prirent d'épaisses langes de tissu, taillées dans de vieilles nappes, toutes douces de l'usure, me passèrent les langes sous les fesses et me langèrent, en plusieurs épaisseurs. Une grande culotte de caoutchouc rouge, épais, un peu rude, vint tenir ces épaisseurs de langes. J'étais, je le sens bien, paré pour la nuit, je me laissais faire et je les remerciais à la fin. Elles détachèrent mes poignets, me mirent des moufles pour que je ne puisse rien faire de mes mains, et m'attachèrent juste, avec un lien, une cheville à un barreau du pied de lit. Ça me permettait de me mettre comme je voulais, heureusement.

A peine m'eurent-elles souhaité une bonne nuit et quitté la cuisine que je commençais à sentir les effets du suppositoire. Mon ventre gargouillait, mais la tisane faisait son effet et je m'endormis.

Je me réveillais une première fois dans la nuit, en me sentant me vider, mais je me rendormis presque aussitôt. Puis, je me réveillais une deuxième fois, je me sentais lourd, je sentais mes langes humides et collants, je sentais la merde gluante sur toute ma peau, heureusement rasée. Je crois que, volontairement, je fis pipi, mais peut-être n'avais-je pas pu me retenir. Et je me rendormis jusqu'au matin.

Et la suite ne ferait que vous ennuyer

Le matin du cinquième jour se passa comme la veille, et la journée tout entière fut du même genre que les jours précédents.

Embouées, caoutchoutées, les deux femmes me nettoyèrent, et j'eus droit aux mêmes humiliations et aux mêmes punitions, pendu par le harnais, fessé, avec le martinet, mais aussi avec des cuillères en bois, grandes ou petites, et avec le tape-tapis en osier qu'elles avaient ressorti pour l'occasion, parce qu'il n'y avait pas de tapis dans la maison.

Raconter les pénitences, les tourments, les humiliations, les mangeries sales, les corvées ménagères n'aurait pas un grand intérêt. Chaque jour, elles inventaient une nouveauté, elles devaient se documenter sur Internet, ou avoir de la littérature, qui sait.

Elles me fessèrent de toutes les manières, dans toutes les punitions, avec tous les fessoirs maternels et ménagers qu'elles avaient sous la main, les torchons mouillés, et même une épaisse tranche de viande. Mes fesses, mais aussi mes cuisses et mes mollets, étaient leur terrain de jeu. Je dus m'asseoir et m'agenouiller sur le paillason rêche, sur des grains de riz, sur des pois chiches, et garder les traces sur mes fesses et sur mes genoux. Je fus mis au piquet, à genoux, debout, mains sur la tête, bras écartés, avec des objets en équilibre pour garantir mon immobilité. Je fus attaché, couché, assis, debout, suspendu, entorchonné, bâillonné avec toutes sortes de bâillons. Je reçus des lavements, des purges, des suppositoires, des tisanes diurétiques, je ne maîtrisais plus mon corps. Je subis aussi, souvent, le délicieux supplice des chatouilles, qui me faisait hurler de quelque chose qui n'était ni de la souffrance, ni du plaisir. Et je dus faire les corvées ménagères, pas forcément pénibles, mais toujours humiliantes, faire la servante, la bonniche, la fille de cuisine, la souillon, la plongeuse, tout ce qui peut rabaisser une fille et, a fortiori, un homme.

Et plus je subissais, plus j'aimais ça, et plus je les aimais.

Je dus même, souvent, leur servir de toilette, ou, plutôt, couché sur le sol, me faire pisser et chier dessus par l'une ou par l'autre. Je dus même, de temps à autre, boire un peu de leur pisse, ou manger un peu de leur merde, comme ça, ou mélangé avec ma nourriture. Elles me firent, d'ailleurs, manger comme un bébé, à la cuillère, ou bien manger par terre ou sur leurs genoux, ou gavé à l'entonnoir, ou avec une espèce de « pistolet de gavage » qu'elle avait acheté dans une boutique spécialisée. Soit c'était de la nourriture normale, mais hachée, soit elles mélangeaient leurs restes, soit elles inventaient des recettes bizarres, juste pour le plaisir de voir mes grimaces. Je dois dire, cependant, que jamais rien ne me fit vomir ni ne me rendit malade.

Elles prirent l'habitude, aussi, de se gouiner devant moi. Voir la mère et la fille se gouiner, s'embrasser, se caresser, se gougnotter, était très excitant et, souvent, elles m'attachaient sur le lit, sur le dos, et se mettaient sur moi pour leurs pratiques lubriques. Écrasé sous leurs poids, je bandais sans pouvoir rien faire.

Je dois dire que, tous les jours, j'avais des satisfactions sexuelles. Il ne se passait pas de jour sans que je sois branlé, et, souvent, elles s'empalaient sur la « saucisse de la cochonne », comme elles disaient. Et, quand j'avais été bien humble et servile, ou tout simplement pour me faire plaisir, l'une ou l'autre me suçait et me faisait crier de plaisir sous sa langue.

A ce régime, je reprenais tranquillement des forces, les corvées n'étant pas si fatigantes que ça, puisqu'elles étaient faites plutôt pour mon humiliation, et que mes tourmenteuses se partageaient aussi le ménage.

Ma tante reprit du service, elle arrivait à la fin de son contrat et avait souvent des jours de permission, j'étais seul avec ma grand-mère un jour sur deux environ. Je compris que ma tante avait l'intention, à sa retraite « militaire », de prendre une activité de dominatrice. Pas pour l'argent, non, la famille était à l'aise financièrement, mais pour le plaisir, et pour s'occuper. Elle devait vivre avec ma grand-mère et aménager la grange à côté pour son activité. Il faut dire qu'en Allemagne, une activité à caractère sexuel est parfaitement acceptée par tout le monde, à condition d'être en règle avec l'administration, rien à voir avec la pudibonderie française.

Une fois guéri, et vacciné, je retrouvais facilement un travail à temps partiel à quelques dizaines de kilomètres de là. Je vivais donc chez grand-mère, qui m'avait donné une des chambres de la maison, puisque je n'étais plus à plein temps la cochonne dans la cuisine. Je pouvais dormir dans un vrai lit,

sans être attaché, le lit à barreaux avait été déplacé dans un débarras à côté de la cuisine, et ne ressortait que si nécessaire. Je travaillais deux ou trois jours par semaine, toujours contigus, et pendant cette période, même en rentrant le soir, ma grand-mère et moi avions une vie normale, y compris si ma tante était là.

Mais pendant les quatre ou cinq jours où je ne travaillais pas, le reste du temps, je redevenais la servante, la bonniche, la cochonne, le bébé, et j'étais, il faut bien le dire, complètement « accro » à cette situation dans laquelle la véritable affection familiale se mélangeait à la lubricité la plus perverse.

Il m'arriva quelques autres choses dignes d'être racontées, certainement, notamment l'activité de dominatrice de ma tante.

Si ce récit vous a plu, j'aurai l'occasion de le faire plus tard.

Fin